



HAL
open science

Saint-Nazaire en représentations

Enzo Miottini

► **To cite this version:**

Enzo Miottini. Saint-Nazaire en représentations. Architecture, aménagement de l'espace. 2015. dumas-01712625

HAL Id: dumas-01712625

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01712625>

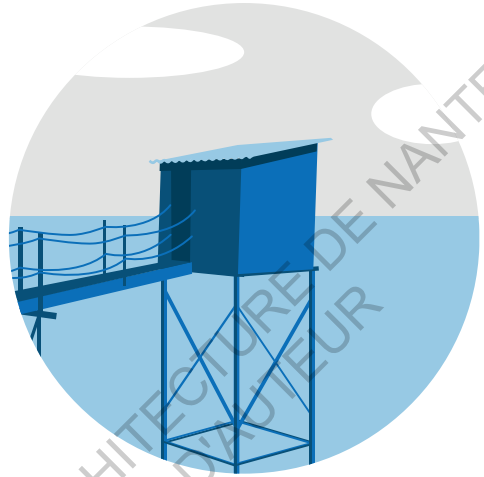
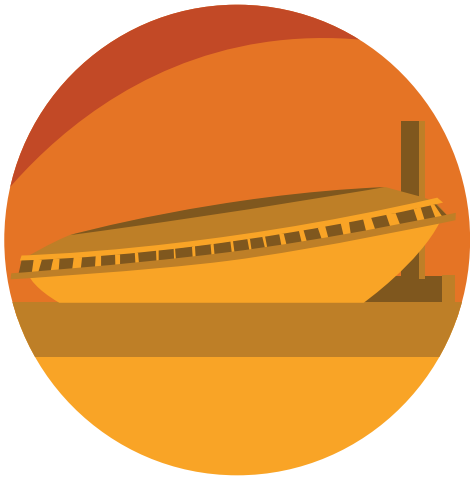
Submitted on 19 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

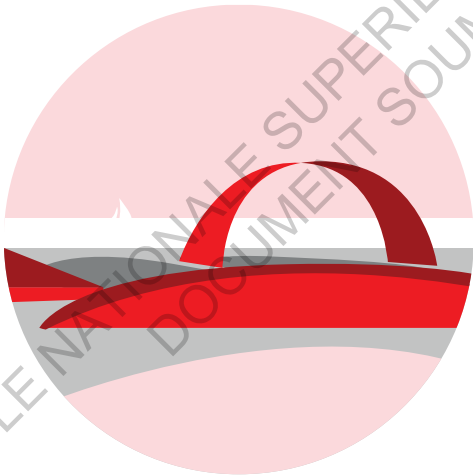


Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



SAINT-NAZAIRE EN REPRÉSENTATIONS

Enzo Miottini // // // // // Encadré par Amélie Nicolas





SAINT-NAZAIRE

Helène et Jean-François

À Saint-Nazaire, entre la Loire et la Brière
Entre Penhoët et puis la guerre
On vit sa vie

À Saint-Nazaire, le ciel est gris bien trop souvent
Les nuages dansent avec le vent
C'est pas plus moche qu'a Manchester

À Saint-Nazaire, ou c'est les grues qui tendent les bras
À un marin du Jean-François
Qu'a pas encore péri en mer

À Saint-Nazaire, derrière le port y'a les bistros
Qui sentent la vase et puis l'macro
Et qui louchent dans des verres à bière

À Saint-Nazaire, des fois par les jours de suroît,
ça sent le mazout et pas l'feu d'bois
Monsieur Pétrole fait des manières

À Saint-Nazaire, y'a pas longtemps c'était la Manche
Où des beaux yeux couleurs d'Irlande
Se noyaient entre ciel et mer

À Saint-Nazaire, c'était aussi tous les copains,
les filles et les jeudis matins, ou l'on trainait.

À Saint Nazaire, on voyait revenir le printemps,
et les mouettes comme des cerf-Volants,
planaient d'amour sur l'océan

C'était le bon temps, ou l'on s'engueule avec son père,
et ou on s'croit dans la misère
D'avoir seize ans.

REMERCIEMENTS

Merci à Marie-Paule Halgand et Elisabeth Pasquier pour ce semestre passé à Saint-Nazaire, à partager et faire découvrir la ville aux étudiants. Merci aussi pour leurs coup de pouce qui m'a permis de travailler quelques mois à l'agence d'urbanisme de la ville.

Enfin, merci à Amélie Nicolas pour son écoute, son calme et ses conseils qui tout le long de l'année m'aura accompagné sur les chemins de Saint-Nazaire, avant de s'envoler pour Paris.

● Je tiens aussi à remercier les autres, ceux qui m'ont accueilli dans leurs locaux et pris le temps de partager ; Laurence Darcel et Jean Housset, chez Silène, qui m'ont permis de découvrir toute la richesse et le vaste territoire de la ville. Loïc Jauvin et Christophe Noraz à l'ADDRN, pour leurs discussions et leurs points de vues sur Saint-Nazaire, sans qui je n'aurais sans doute pas pu mener cette réflexion aujourd'hui, et qui m'ont véritablement donné des clefs de compréhension de notre ville. Je n'oublies pas non plus tous ces gens qui participent activement à la reconquête de l'identité nazairienne, ceux qui archivent, recherchent et fabriquent à leurs façons la ville. Je pense aux associations, aux collectifs, aux jeunes qui se motivent pour sortir voir et participer aux événements festifs et culturels, à ma famille qui m'accompagne, partage et me soutiens dans mon parcours.

● Je voudrais enfin remercier ma grand-mère, qui me raconte sa ville depuis toujours dans sa cuisine, sans qui je n'aurais pas gardé en mémoire tant de récits qui ont fait, hier comme aujourd'hui, la vie de Saint-Nazaire. Ce mémoire, c'est un peu pour lui dire que je n'oublies pas tout ce qu'elle à fait pour moi.

INTRODUCTION

Saint-Nazaire, c'est avant tout la ville où je suis né, où ma famille est née avant moi, et où l'histoire depuis la fin de la guerre s'est écrite année après année dans les récits que me raconte ma grand-mère jusqu'aux anecdotes de mes parents sur l'évolution des quartiers et des habitants. Saint-Nazaire, c'est aussi beaucoup de balades, dans tous les sens, de la Brière aux chantiers en passant par le centre-ville pour finir sur la côte sauvage. C'est mille et une ambiances, odeurs et températures, agréables, étouffantes où angoissantes. Tout y est pour moi décuplé, tout me parle plus fort, plus nettement, et retrouver la ville et m'y promener maintenant que je ne suis plus véritablement «Nazairien», c'est comme relire une histoire, et au détour d'un chemin je m'aventure dans de nouveaux espaces, je « stalke » ma propre ville et découvre des lieux isolés qui se laissent capter pour celui qui sait regarder. J'aime la retrouver, retrouver ses couleurs et son atmosphère si particulière, toujours un peu plus douce et humide qu'à Nantes. C'est aimer redécouvrir son chez soi à chaque fois, c'est ressentir le même apaisement lorsque je distingue le pont en arrivant en train ou en voiture qui me pousse à m'y intéresser d'avantage aujourd'hui.

Mais les gens autour de moi parlent d'une ville grise, Saint-Nazaire c'est les bateaux, Erika, Mistral ou Queen Mary. C'est le pays breton qui a laissé tomber le France dans la chanson de Michel Sardou. Point final.

Pourtant, Saint-Nazaire, c'était aussi la dernière ville libérée pendant la guerre, détruite

à 86%, et reconstruite en moins de deux ans, c'est des beaux projets de ville, qui ont fait intervenir de grands noms de l'architecture. C'est une ville d'Estuaire, de marécages et possédant une faune et une flore riches. C'est une ville balnéaire, où s'est tourné « les vacances de M. Hulot » de Jacques Tati. C'est une côte sauvage intense, avec des falaises d'une vingtaine de mètres ouvertes sur l'océan atlantique. C'est une ville noyatriée en matière de logements sociaux et d'expérimentations architecturales. Saint-Nazaire c'est énormément d'atouts, de valeurs et de petites histoires.

Alors comment se la représente t'on? Qu'y ressent on? Moi je suis un étudiant en architecture, mais qu'en est-il d'un professeur, d'un étudiant, d'un retraité, d'un ouvrier, d'un commerçant? Quel est leurs points de vue sur la ville? J'aimerais avoir l'avis des habitants sur la ville d'hier et celle de demain. Car Saint-Nazaire change. Depuis quelques années, elle travaille son look. Aujourd'hui plus que jamais la ville est sur la balance. Alors j'ai interrogé les autres, ceux qui arrivent, ceux qui y passent juste et ceux qui la découvre.

Je voudrais dans ce travail confronter les points de vues. Celui des nazairiens, des étrangers, avec celui des professionnels, qui insufflent cet air nouveau. « Qu'est ce qui reste de la ville d'hier dans cette ville de demain? », « Quels lieux font patrimoine? », « Comment appréhender l'évolution habitante des années à venir? », ont autant de questions que je me pose.



L'habitant, le voyageur et moi



Ma ville avec Charlot



Mon expérience urbaine



Un peu d'histoire



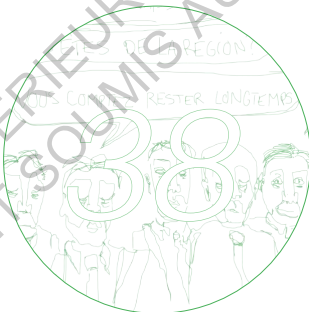
La parole est au Nazzarien



La ville bidon



Qu'en penses tu, covoitureur?



Récits de covoiturage



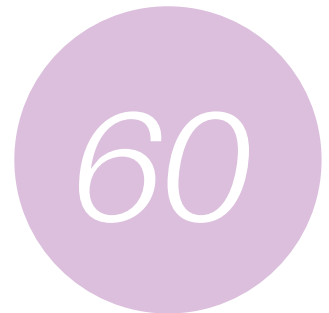
L'avis des faiseurs de ville



Deux approches de l'urbain



Dans les coulisses de St-Nazaire



Conclusion

#1 L'HABITANT, LE VOYAGEUR ET MOI

Le premier jour de ma première année à l'école, quand mon professeur présentait les grandes références de l'architecture contemporaine, je fus étonné de découvrir que Saint-Nazaire défilait parmi les grandes villes telles qu'Amsterdam, Bilbao et Barcelone. «Saint-Nazaire est un des plus beaux exemples d'urbanisme que vous pourrez trouver en Europe, et je vous conseille à tous d'aller y faire un tour». Pas mal pour un premier cours d'architecture.

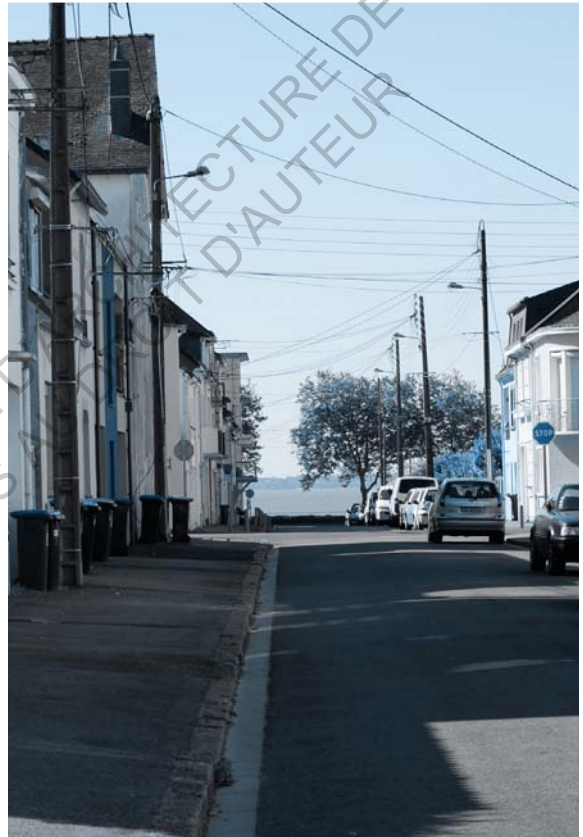
Moi, je suis né à Saint-Nazaire, j'y ai grandi et j'y habite encore. Entre mes études à la nantaise et mon quotidien de Nazairien, il n'y a qu'un pas. Enfin presque, 30 minutes de train ; alors je rentre chez moi quand je veux, je n'attends pas les vacances pour retrouver mes racines car elles sont tout le temps là. Sur la route de Nantes à Saint-Nazaire.

Je suis né en 1992, à la clinique du jardin des plantes, aujourd'hui déplacée pour laisser place au centre hospitalier de Saint-Nazaire, et j'ai grandi entre la maison de ma grand-mère, en plein centre-ville, juste derrière la mairie, et celle de mes parents, au petit Caporal, près de la gare. J'ai donc connu la ville, et la banlieue. L'école à pied, et les courses en voiture.

Habitude prise, j'ai continué au collège, reléguant celui de mon quartier contre le face mer, en centre-ville. Si bien que j'ai passé mon enfance à vélo entre chez moi et mes grands-parents. La même route tous les jours, les mêmes maisons, les mêmes carrefours. Pendant 6 ans.

J'aimais bien faire ça. C'était tous les matins la ville du Nord au Sud. Je respirais les odeurs moites de Brière, la rosée des marais et la

La rue Vivant Lacour, en arrivant au collège. Et la mer tous les matins pendant huit ans.



fraîcheur du brouillard, pour arriver en ville aux portes de l'océan Atlantique ; où le vent soufflait plus fort et où l'on entendait les mouettes. Je rechignais parfois, mais de voir la mer au bout de la route en arrivant à l'école ça valait bien des doigts un peu engourdis. Je pense que c'est cette route qui, la première, m'a fait voir Saint-Nazaire.



Et puis un jour, dans les années où on cherche des coins pour être peinard entre copains, et où la plage de Pornichet commençait sérieusement à m'ennuyer, je suis retourné à la pêcherie de mon grand-père. Celle-là je l'avais oubliée. Elle était perdue au milieu des rochers et le chemin qui longeait la côte pour y accéder était fermé depuis un bout de temps déjà. Je me souviens qu'on y allait en famille quand j'étais petit, et qu'on ramenait tout le temps des soles, au moins cinq ou six, que ma grand-mère me étuisait toujours le vendredi. Mais ça faisait longtemps que je n'y étais plus revenu. Faut dire que la pêche, c'était pas trop mon souci. Moi ce qui me fallait, c'était un coin pour se retrouver, et avec la pêcherie, pas besoin de se construire de cabane. Le boulot était déjà fait. C'était Saint Benoit, le calme et les touristes en moins.

Une journée que les volets étaient ouverts, qu'on avait décidé de faire tomber le filet pour voir ce qui se passerait, je me suis arrêté sur la vue qu'on avait depuis notre fenêtre. Ce n'était pas seulement le spot idéal pour observer les départs des grands bateaux de croisière, c'était aussi un merveilleux point de vue sur la ville, certainement mon préféré encore aujourd'hui.

D'est en Ouest on découvrait toute l'embouchure de l'Estuaire, des falaises de Porcé aux plages de Saint-Brévin jusqu'à Pornic, le tout traversé par le pont. Je me souviens très bien observer les tours de Kerléidé, et ce jour-là me dire la chance qu'ils devaient avoir ceux qui habitaient là. Avoir vue sur l'océan Atlantique, au pied des falaises, à deux doigts de la mer. C'était des tours des années 70, similaires à celles construites partout en France à cette époque-là par les OPHLM. Elles accueillaient les foyers populaires, à cette différence près qu'elles étaient comme les phares de la ville, en bout de territoire. 4 tours qui ressemblaient presque aux immeubles de La Baule, le prix du m² en moins.

Ce fût le premier témoignage sincère de la ville envers moi. J'ai définitivement modifié mon regard ce jour-là. Ce geste, ces constructions disposées comme des maquettes, devenaient plus symboliques que le pont lui-même. Elles étaient à la fois une marque de ce qui s'est fait de pire en terme d'habitat social et en même temps étaient positionnées sur un site qui ne serait jamais prévu pour cet effet de nos jours. C'était un pied de nez à nos façons de construire et de penser les espaces à habiter actuels. Et c'était pour moi un véritable exemple du patrimoine Nazairien.



LA VILLE AVEC CHARLOT

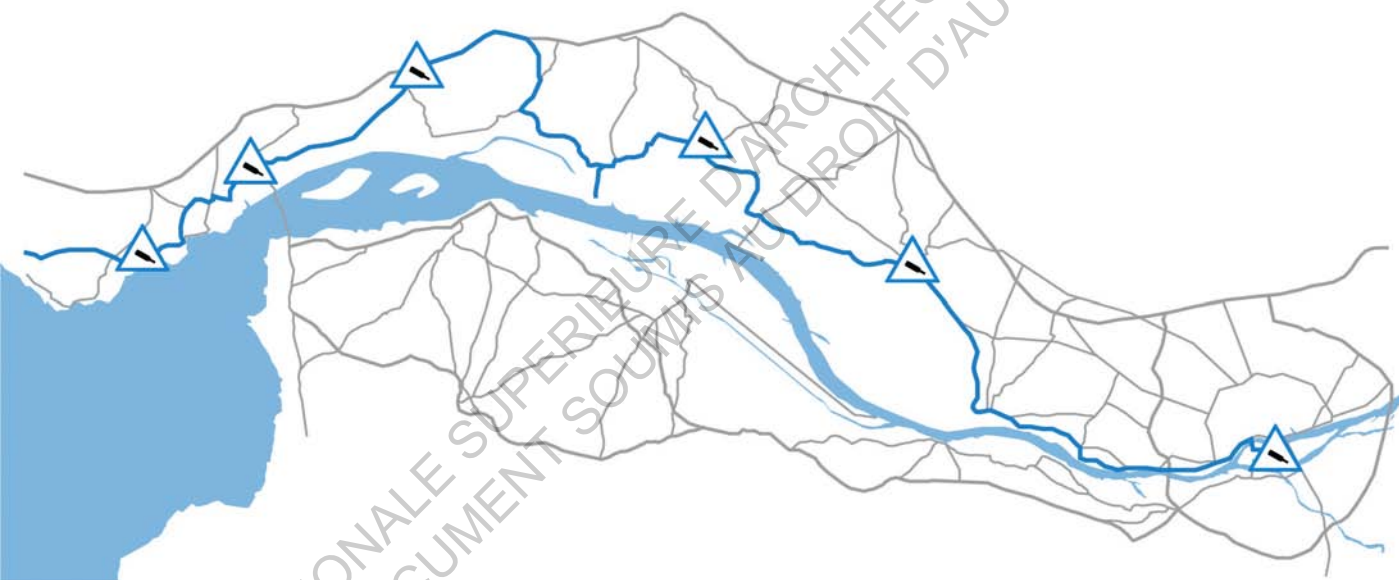
« C'était l'histoire d'un blues man que l'on croisait dans sa log-cabin, et qui expliquait sa façon de vivre, et ce qu'était le blues pour lui. Sur la route il croisait des amis du jazz, avec qui il parlait sur la route »

Un jour, en cours d'anglais avec mon ami Charles, on devait faire un exposé sur le blues et le Jazz. Tous les deux, on aimait bien faire des vidéos quand il s'agissait d'exposés. Ça avait l'avantage de nous faire travailler en rigolant et de captiver le monde. On avait l'habitude de faire ça et tout le monde attendait notre nouvelle vidéo. Mais pour cette fois, on voulait la jouer pro. On s'était fait notre story board, on avait écrit notre texte et inventé **une histoire**. Parti de là je me suis mis en tête de chercher des cadrages intéressants qui rappelleraient les quartiers sombres de Chicago, éclairés par les lampadaires et les bordels, en passant par les rues de Nouvelle Orléans et les bayous de Louisiane. On a trouvé tout ce qu'il nous fallait ici. La base sous-marine et le port offraient des atmosphères semi-électriques qui remplissaient les lieux de couleurs chaudes et acides. On créait de longs travellings en installant l'appareil sur la fenêtre de la voiture et filmions le personnage marcher de profil, le long d'un mur de graffitis à la lueur des lumières de Kersalé. « **Vaguer la nuit dans des lumières narratives** », pour sûr que ce jour là, j'ai compris quelque chose de ces installations. A elles seules, elles habillaient le port. La base sous marine devenait un palais des glaces et le petit Maroc se transformait en Alfama. Dans la ville, il y avait plein de bornes électriques recouvertes de peintures à moitié arrachées de jazzmens célèbres, et ça sonnait très New Orléans. Et pour ce qui était des scènes de campagne, et les longues routes américaines qui sillonnaient les états, on a rien trouvé de mieux que de filmer la route de Donges, qui se perd au loin et qui laisse place à un grand territoire de marécages, une grande plaine sauvegardée sans aucune habitation.

Ce tournage, qu'on effectua pendant notre semaine de vacances, fut comme une visite touristique de la ville. On était à la recherche de différents points de vues, qui nous ont parfois amenés à nous réveiller tôt, pour capter la lumière matinale, ou encore en pleine nuit, pour finir nos prises. Et on a regardé Saint-Nazaire avec un œil nouveau, frais, à l'affût de territoires photogéniques.

Kersalé : Artiste Breton, très connu pour son travail sur l'électricité, qui a mis en lumière la base sous-marine, et à qui on doit cet aphorisme

Enfin, toujours avec mon même copain Charles, on aimait se faire **des balades à vélo**, et relever des défis quand il s'agissait de partir en week-end chez des copains qui pouvaient habiter un peu loin. L'un d'eux habitait Bouée, sur la route de Nantes. Et je me souviendrais de nos trois randonnées pour aller chez lui. Au départ partis à 4, on découvrit des lieux de campagnes magnifiques, en longeant la Loire, de Donges au trou Bleu de Lavau, en passant par Cordemais. Ça m'a toujours fait beaucoup rire de voir qu'un an après notre première escapade, les œuvres d'Estuaire se sont mises à pulluler le long de la Loire, presque exactement aux endroits où nous nous étions arrêtés une année auparavant. D'ailleurs, cette aventure prit de l'ampleur, car on finit par partir à une vingtaine de copains tant les paysages que l'on avait pris en photo donnaient envie à tout le monde.



« En seconde année, un travail de cartographie m'a amené à reproduire ce parcours. Sous forme de performance filmée, je traversait l'estuaire en mobylette et installait un panneau de signalisation dans les lieux où nous faisons nos pauses habituelles. »

MON EXPÉRIENCE URBAINNE

La ville, j'ai aussi appris à la comprendre au cours de mes différents jobs d'été. Après le lycée, et avant de rentrer à l'école, je passais mes vacances avec l'équipe de la voirie pour me faire un peu d'argent. Je posais des panneaux, je remettais ou installais du mobilier urbain, je plaçais des barrières et des fanions pour des événements qui se dérouleraient pendant l'été, et je parcourais les plages de la ville afin de notifier leur état journalier. Bien que cela paraisse être un simple travail d'été, il a été pour moi porteur de bien plus de questionnements sur la ville que je n'aurais imaginé. Tout débuta avec des histoires très simples. Tout d'abord, un panneau.

Un panneau qu'est-ce que c'est ? Un panneau indique une information routière pour le conducteur. Un cédez le passage, un sens interdit, un nom de rue où encore une voie réservée aux cyclistes. Il fait partie d'un code que nous apprenons en école de conduite. C'est un langage. Et nous étions les imprimeurs. Nous posions tous les jours des panneaux, pour la plupart pas très utiles : comme ces flèches bleues sur les rond points. Bref, nous posions des panneaux. Mais qui nous indiquait où les poser ?

Cette question, c'est avec une autre anecdote que je me la suis posée. Après avoir pendant plusieurs semaines remis sur pieds un panneau de sens interdit à la sortie poids lourds d'un centre commercial, je me suis demandé pourquoi nous étions encore et toujours obligés de le remettre en place, car on voyait très bien que les poids lourds, en faisant leurs manœuvres n'avaient pas l'espace nécessaire pour braquer et étaient forcés d'emboutir le panneau. J'ai

compris que si la remarque était à chaque fois déposée au service de la ville, celui-ci était tellement grand et complexe, que l'information mettait un temps énorme pour arriver d'une personne à l'autre et que le panneau devait être, en attendant, remis sur pieds dès qu'il tombait, sans quoi un accident pourrait si vite arriver et la ville en prendre pour son grade. Parce qu'il y a des normes vous savez.

Pendant ce travail j'ai compris qu'il y avait des boîtes qui devaient se faire un paquet d'argent en vendant des panneaux aux collectivités, quand on voit qu'un simple support métallique en galva coûte 70€ et qu'il double en prix lorsqu'il est peint, on peut imaginer à combien revient un panneau tout alu de chez Giraud. Et voyez les mille typologies de panneaux : Lun était trop lourd, l'autre avait des boulons qui ne tenaient pas dans le temps, ou encore se couvrait de champignons. C'était amusant, je pouvais reconnaître les panneaux dans chaque ville où j'allais, rien qu'en passant en voiture. Et je me souviens aussi mon collègue me dire « tu vois, on leur dit toujours la marque qu'on trouve la plus sûre dans le temps, mais tu sais, quand ils voient les entreprises, c'est un peu à qui paiera le meilleur resto ».



Pendant ces trois mois d'été ou j'ai eu la chance de faire partie des petites mains qui maintenaient la ville sur pieds, jour après jour, comme des femmes de ménage de l'urbanisme, j'ai vu à quel point maintenir notre quotidien en place demandait en effectif. Plus de 3000 personnes, de l'équipe Espaces verts aux responsables Nids de poules, tous avaient un rôle précis pour maintenir nos habitudes. Et amusez vous à observer en ville la parade des véhicules flanqués du logo st Nazaire, Carène, Nantes métropole... et je peux vous assurer qu'il ne se passe pas cinq minutes sans en apercevoir un.

Plus tard, j'ai eu la chance de « monter en grade » si l'on peut dire. J'étais embauché au sein du service de la communication de Silène, l'office hlm de la ville, pour remettre à jour le patrimoine photographique des bâtiments. J'ai pu, grâce à ce travail, découvrir combien la ville avait fabriqué en terme de logements sociaux, et ce deux ans à peine après la fin de la guerre. Des années 70 aux années 2013, je remettais les archives à jour, je prenais des photos sur place, où je recherchais des informations sur l'histoire de l'office HLM de la ville. De découvertes en découvertes, j'apprenais qu'environ 30% de Saint-Nazaire était constitué de logements sociaux, qu'ils tâchaient toujours d'innover en terme d'architecture, testant toujours de nouvelles façons d'habiter et rénovant régulièrement leur patrimoine ancien. Mais j'ai aussi

appris à voir la taille de la ville. Car avec ses 10km de côte, elle vient lécher les plages bondées de Pornichet, et s'étend dans les marais de Brière, à une dizaine de kilomètres vers le nord. C'est dans mon parcours photographique que j'ai découvert les multiples reliefs du territoire, du centre ville moderne aux bâtiments du port, des tours de ville ouest à l'entrée du lac de l'immaculée, en passant par les petites maisons de St Marc, les falaises bretonnes du fort de l'Eve, où encore les quartiers ouvriers de Penhoët.

De mes parcours, je retiendrais des lieux emblématiques, et j'essaierais de les confronter avec les gens que je rencontre. Il y a des chemins qui rasant les falaises, une végétation riche, maritime ici et littoral là bas. Je me souviendrais des criques, tellement différentes d'une plage à l'autre. Il y a celles où l'on ne va qu'à marée basse, et qui deviennent île imprenable quand l'eau revient. Il y a les petites plages familiales, repères des vacanciers adeptes de la ville depuis plusieurs générations. Il y en a une qui me fait toujours tourner la tête. Elle est petite, faite de cailloux et de sable, et d'un royaume de puces de mer, mais elle est surtout naturelle, à l'abri des flots de passants et pourtant ouverte à tous ceux qui font leur route sur le chemin côtier. Depuis mon enfance, j'y croise des familles entières, parents enfant cousins, qui viennent passer leurs vacances dans la maison familiale que je trouve vide les trois quarts de l'année. Mais qu'ils font revivre tous les ans par leurs rires, leurs ballons et leurs transats. Je me croirais dans « le grand chemin » de J.L Houbert, ou dans les années 70, éternellement.

Et puis il y a le fort de l'Eve, les bunkers qui jouxtent les rivages, ce paysage moitié parc naturel, moitié terrain vague, où les structures en béton servent de support à tous les graffeurs de la ville. Ça donne une atmosphère urbaine à un tel lieu. Ça mélange la base sous marine et la brière, juste là, au fort de l'Eve. Et quand je continue à marcher j'arrive à Saint Marc, et je retrouve le petit village, le marché, les magasins de souvenirs et les vendeurs de bouées. Ça sent la crème solaire quand vient l'été, les gens sont en sandales et torse nu, serviette sur les épaules. On s'arrête au bar « le centre » pour écouter de la musique, et boire un petit coup. La vie a l'air estivale là bas. Ça me rappelle un petit village de bord de mer. Et juste à côté il y a la cambrousse, avec ses champs, ses maisons pavillonnaires et la petite église de l'immaculée, toute en pierre qui aurait pu être la place du village.

Enfin, je me souviens des grands manoirs, et du « vieux Saint-Naz », comme j'aime bien l'appeler. Quand je vois ça, je m'imagine ce que c'était avant, quand la seconde guerre n'avait pas



encore tout rasé. Il y a des bâtisses bourgeoises du 19e siècle, des ornements aux murs. Il y a de la végétation partout, des grands toits qui s'étirent vers le ciel, des vieux palmiers et des grandes fenêtres aux murs. C'était comme ça partout, avant. Comme la vieille gare, celle près de la base, détruite aussi, mais dont les colonnes sont bien restées, les arches tiennent encore, et les ruines peuvent nous faire imaginer comment la ville, il y a bien longtemps, prospérait.

Cette gare justement, et son nouveau visage. Comme partout tout a bien changé. L'urbanisme et le temps ont fait leur travail. Maintenant c'est le Théâtre .. Le peu que l'architecture nous a laissé, il est venu tout magnifier. C'est aussi cela qui fait la beauté de l'esprit de la ville. Maintenant, neuf et ancien s'entremêlent pour faire patrimoine. C'est un peu comme un don d'organes de monuments, finalement, tant qu'il nous reste un peu d'histoire, bien sûr.

Maintenant la ville effectue ses changements, un quartier se métamorphose en trois ans, comme Ville Ouest, qui accueille le CHU, deux nouveaux boulevards, des immeubles remis à neuf, d'autres sortis de terre. Des petits lots d'habitations émergent, des structures audacieuses voient le jour à Trignac, penhoët. D'ailleurs, si vous perdez votre route vous pourriez tomber sur des maisons qui feraient la couverture de nos magazines d'architecture. Les grands noms d'hier et d'aujourd'hui fabriquent la ville. Hier M. de Sola Morales, avec Ville Port ; aujourd'hui Lacathon-Nassal, qui restaurent la plus haute tour de Saint-Nazaire. La ville fait sa petite bibliothèque de bâtiments.

Et puis d'autres lieux disparaissent. J'avais connu les Korrigans, le cinéma. J'y avais même fait un stage. Avec ses cinq salles de projection, ses vieux sièges rouges et ses projecteurs à bobines, il n'a pas vraiment pu lutter contre le tout nouveau complexe Cinéville, qui s'était

implanté dans le nouveau quartier de Ville Port. Disparu, remplacé par un projet de logements. C'est comme ça, j'imagine que changer la ville ne se fait pas sans sacrifices.



C'est aussi dans le centre ville moderne d'après guerre qu'on avait nos champs élysées à nous, où la gare et la mairie étaient reliées de bout en bout, mais qui se sont quittés dans les années 80, quand Fin Geipel a déposé le paquebot, un centre de commerces fermant peut-être ce qu'on avait de plus beau dans ce nouvel univers de béton. La perspective.

Et puis elle a réapparu avec le Ruban Bleu cette perspective, elle est venue créer une percée vers le port, depuis la rue de la paix, comme avant. Mais deux centres commerciaux pour une ville quand même ouvrière, c'est peut être un peu beaucoup... Maintenant le centre ville est mort de l'intérieur, les commerces ferment les uns après les autres, et la ville est un fantôme pour qui passe par ici. Et pour passer, c'est pas très compliqué, car c'est par là qu'arrivent la route et le train. C'est la première image que les gens voient. Une ville fantôme. Et on retiendra ça. En balayant le reste. Plus de front de mer, plus de portuaire. Juste des agences intérim et des immeubles qui font grise mine. Et les chantiers en toile de fond. Bienvenue dans l'univers du « Poulpe ». Le Saint-Nazaire Docker.

Mais malgré tout, c'est dans cette vision primaire que je retrouve toute la valeur de cette ville. Un espace brut à première vue, mais qui cache un formidable patrimoine intérieur. Des espaces réduits, naturels, neufs et chargés d'histoires, des quartiers pleins de vie et des zones en plein essor démographique, des paysages de campagnes, des plages à l'abri de la foule et une ville de bout d'Estuaire, rattachée à la terre et ouverte sur la mer. Une ville industrielle et naturelle. Brute et douce.

CHARLES
GASSOT
Réalisateur

JEAN-PIERRE D'AROUSSIN

CLOTILDE COURAU

Le POULPE

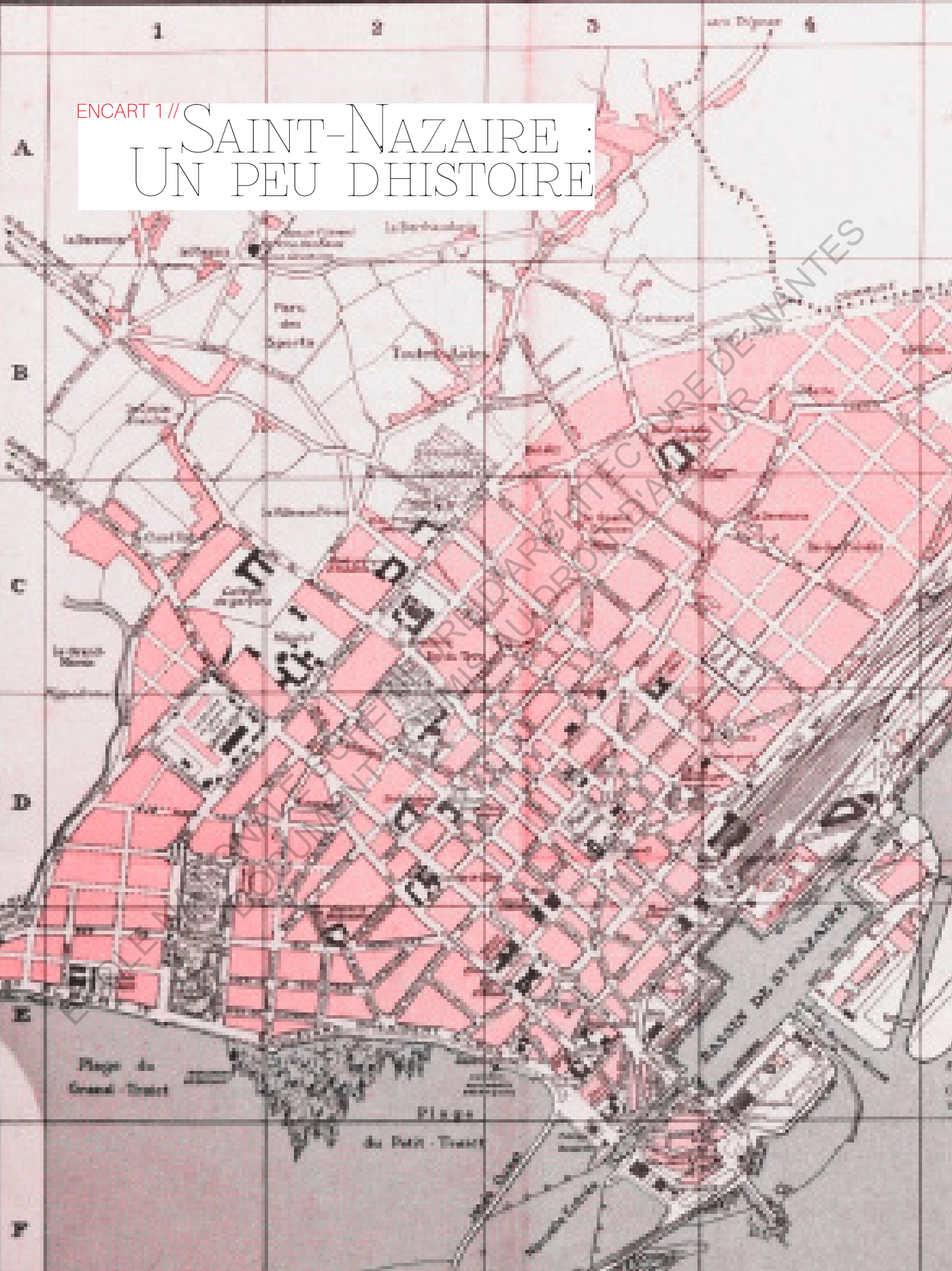
un film de
GUILLAUME
NICLOUX



scénario de GUILLAUME NICLOUX JEAN-BERNARD POUY PATRICK BAYRAL Coproduction et montage original développés par les ÉDITIONS BRUNO
réalisé par GUILLAUME NICLOUX avec CHARLES GASSOT JEAN-PIERRE D'AROUSSIN CLOTILDE COURAU
Produit par BRUNO NICLOUX coproduit par BRUNO NICLOUX et PATRICK BAYRAL Révisé par CHARLES GASSOT
Montage par BRUNO NICLOUX et PATRICK BAYRAL
www.lepoulpe.com © 2007

ENCART 1//

SAINT-NAZAIRE : UN PEU D'HISTOIRE





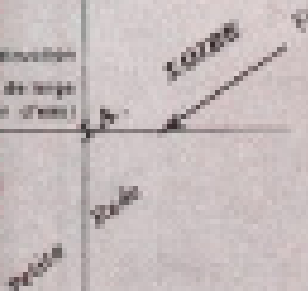
PLAN
DE
ST. NAZAIRE
1928

Echelle : 1/5000



Limite du Territoire de St. Nazaire
 Chemin de fer à voie normale
 Chemin de fer à voie étroite

Terrain à bâtir en construction
 100m. de long, 50m. de large
 (à m. 25 de hauteur d'eau)



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DE PONTIFICATURE DE MARINE
 DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR



SAIN-T-NAZAIRE YA UNE BRUNE

Traditionnel

A St Nazaire y'a t'une brune, Qui voudrait bien faire sa fortune (x2)
Elle voudrait bien s'y marier, Avec un garçon marinier (x2)

Elle s'en va chez madame l'hôtesse, Elle s'en va chez madame l'hôtesse (x2)
Bonjour l'hôtesse du logis, N'y a t-il pas marins z-ici (x2)

Il est là-haut dedans sa chamber, Montez vous parlerez ensemble (x2)
Il est là-haut de sur son lit, Montez vous couch'rez avec lui (x2)

Bonjour je suis votre servante, A toi marin je viens me rendre (x2)
Je suis venu t'y demander, Si tu voulais t'y marier (x2)

Vous êtes un peu trop magnifique, Pour marin qui n'est pas riche (x2)
Vous portez robe et falbalas, Cela dépasse mon état (x2)

Vous portez encore autre chose, J'en suis surpris, j'en suis morose (x2)
Vous portez la montre au côté, Cela surpasse mon metier (x2)

Adieu mes biens, adieu mes rentes, Puisqu'au marin n'ai pu pretender (x2)
Adieu donc toutes qualitiés, Puisqu'un marin m'est refuse (x2)

Adieu les îles de l'amérique, La Guadeloupe, la Martinique (x2)
Adieu la ville où je suis née, Jamais je n'y retournerai (x2)

Adieu France, Adieu l'Amérique, Adieu Saint Pierre d'la Martinique (x2)
Adieu la belle ville de Lorient, Où j'ai si bien passé mon temps (x2)

« Dans un article de la revue place publique, je lisais cette phrase, qui concernait un article sur l'identité des nazairiens : « *Saint-Nazaire est une ville qui a eu la chance de se reconstruire trois fois en un siècle* ». Une chance urbaine oui. Il est donc bon de faire un rappel de l'histoire de la ville, afin de bien comprendre ce que les années ont laissées sur les pavés. »

S SAINT-NAZAIRE : UN PEU D'HISTOIRE

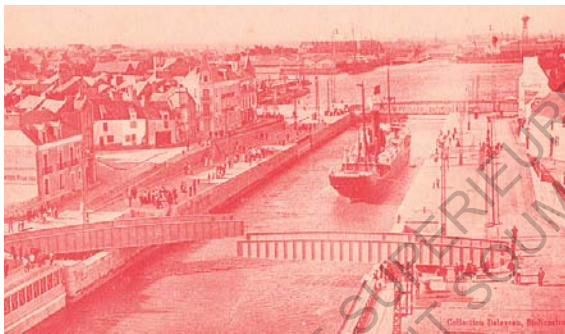
ENCART 1 //

Pour certains, c'est «San Nazer», la ville bretonne en avant port de Nantes, ville de marins aguerris et capitale de la voile, avec ses départs de régates annuels et ses grands bateaux de croisière. Mais il faut savoir qu'elle n'a historiquement jamais été une ville marine. Le petit village de Saint-Nazaire, qui jusqu'au 19e siècle était habité par 3000 personnes seulement, se concentrait au petit Maroc. La plupart étaient des lamaneurs, des pilotes, qui guidaient les bateaux de commerces à leur arrivée dans l'estuaire (alors elles me font bien rire, les chansons

de marins bretons, partis du port de Saint Nazaire pour aller périr en mer...).

Puis, avec Napoléon III, Saint Nazaire devient le nouvel avant port de Nantes, car les navires de gros tonnage ne peuvent plus remonter la Loire. C'est alors le début d'une fulgurante conquête des territoires. Le port de Penhoet est rattaché à la ville, qui détrône Savenay et devient la nouvelle sous-préfecture. On construit de plus en plus de bassins d'amarage, et la ville explose démographiquement.





De plus, avec la construction de paquebots, et l'ouverture de la transatlantique, Saint-Nazaire relie l'Amérique sans escales. Les armateurs et les riches familles bourgeoises se construisent de riches villas en bord de mer, tandis que les chantiers et les quartiers populaires se développent de plus en plus du côté des chantiers. A cette époque, on l'appelle la petite Californie Bretonne. A la fin du 19e siècle, gare, port, habitations ; tout est centré sur le bout d'Estuaire de Saint-Nazaire ; les voies donnent toutes sur le port et l'activité y est intense, et connectée à toute la ville. Les grandes percées urbaines donnent à voir sur les grands paquebots et sur l'activité commerciale. Les quartiers s'embourgeoisent et se pâment de palmiers ramenés des continents outre atlantique.

Puis, la première guerre mondiale amène quelques changements. Saint Nazaire devient le premier port de débarquement des soldats américains, et les lacs de Guindreff, du bois joalland sont creusés pour pourvoir la ville en eau potable. Le monument américain, surplombant la baie, est offert par les états unis pour rappeler l'effort des Sammy's (c'est le nom de militaires Américains à l'époque) sur les terres françaises. Il sera détruit en 1941, pendant la seconde guerre mondiale. Cet épisode de l'histoire marquera un tournant indélébile pour la ville.

Prise de guerre, la ville devient de premier port de la flotte de sous marins allemands sur l'océan Atlantique. Avec ses bassins de carène, c'était l'un des seuls ports pouvant accueillir les U-Boots-Bunkers. Les allemands construisent alors la base sous marine, protégée par un épais béton de 6m d'épaisseur. Autour de la ville on installe aussi une lourde batterie de bunkers anti aériens, afin de protéger le port d'attaques alliées. Face à l'importance des infrastructures, les Anglais, les Américains bombardent la ville à plusieurs reprises, afin de rendre la vie impossible aux soldats allemands, en détruisant ainsi plus de 85% de la ville. Vaine tentative quand on sait que les allemands se retranchaient sur la Baule pour protéger leurs équipements et nourriture. C'est finalement l'opération Chariot qui, en faisant éclater un navire piégé sur la forme Joubert, rendit le port allemand inutilisable. Cependant, même après l'armistice, Saint-Nazaire est restée aux mains des allemands pendant près d'un an, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la poche de Saint-Nazaire. Et ce fût la dernière ville d'Europe à être libérée. Triste sort pour une ville qui, dix ans auparavant, explosait démographiquement. Après la guerre, c'est 1 680 000 m³ de déblais qui furent ramassés, soit 3,5 fois le volume total de la base sous marine.



Sur ce cliché aérien, les allemands essaient de masquer le port sous un rideau de fumée pour protéger la base, mais celle ci reste encore bien visible (en bas a gauche) lors du raid américain du 3 janvier 1943

C'est aussi après la guerre que Saint-Nazaire acquiert sa nouvelle dénomination. Celui de Ville-rouge. En effet, marqué par des salaires peu élevés, des conditions de vie difficiles et une nouvelle organisation des temps de travail, des grèves éclatent et, relayées par le parti socialiste, transforment l'image de la ville qui devient l'archétype d'une ville ouvrière, qui vit par les grèves et les soulèvements populaires.

La ville nouvelle se reconstruit pourtant bien vite. Coordonnée par l'architecte prix de Rome Noël Lemaresquier, à qui on doit notamment le sillon de Bretagne (en tant qu'architecte conseil) c'est une nouvelle ville, dos à la mer, qui voit le jour. Les grands concepts modernes de l'époque sont appliqués. La gare, le centre-ville sont déplacés. De longs bâtiments modernes faits très rapidement afin de reloger la population et réorganiser la ville sont érigés. Et c'est ainsi que l'on fabrique l'avenue de la république. En deux années seulement. Dans le même temps, on construit des baraquements pour loger les habitants. Importés d'Amérique et du Canada, ces maisons provisoires resteront pour certaines jusque dans les années 70.

La ville ayant pour objectif de se reconstruire très vite, elle prend vite en main le chantier des grands travaux. Des logements sociaux sont construits dès les années 50, 60, pour se développer en masse dans les années 70, à l'Ouest de la ville vers Pornichet. Mais la base sous marine et les marques indélébiles de la guerre restent toujours dans les mémoires. Et pendant longtemps elle resta désaffectée.

Il faut attendre les années 90 pour que la ville retrouve petit à petit son rapport à la mer. Avec l'équipe municipale menée par Joel Batteux, le port devient le nouvel atout de la renaissance de la ville. Tout est mis en œuvre pour faire de ce territoire un nouvel enjeu urbain. Pendant 15 ans, la ville va métamorphoser la base, créant tout

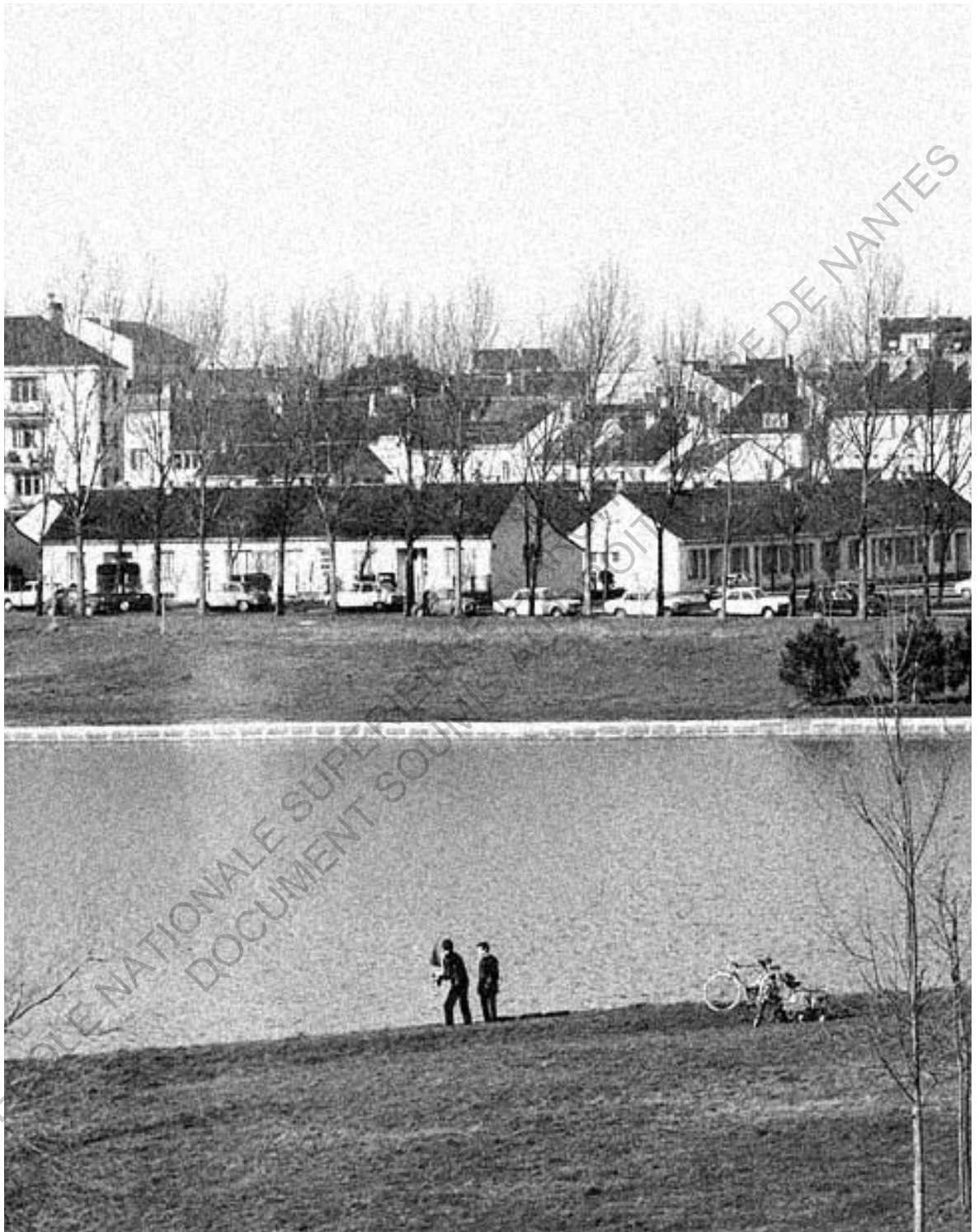


« Chez Pepère, à côté de la gare, c'était la zone verte. Il y avait des Bungalows partout. Les gens voulaient y rester. Car c'était individuel, c'était une petite maison. Ils voulaient pas entendre parler de Hlm (...) partout au bord des falaises y'avait des bungalows »

Renée

un nouveau quartier aux ambitions économiques, culturelles et commerciales

Mais si le retour à la mer est une volonté, l'attrait de la ville pour les populations extérieures est une nécessité, et elle est restée, pour les nouvelles générations qui n'ont pas pu connaître ses multiples visages, une ville portuaire, industrielle et grise. Tout l'enjeu actuel est donc aujourd'hui de lui redonner des couleurs. Non pas cette ville d'avant-guerre, mais une nouvelle ville pour demain. Une troisième chance de naître de ses cendres.



LA PAROLE EST AU NAZAIRIEN



Animations pendant le festival des grandes mairies, sur le front de mer

La ville change, et les générations avec elle. Nos grands parents ont connu la ville d'avant guerre, la reconstruction, et voient aujourd'hui la base sous marine devenir une gigantesque salle des fêtes. A l'inverse, les gamins de 10 ans passent leur mercredi après midi au skatepark, à faire de la trottinette, et s'écorchent les genoux sur la terre battue du front de mer. Et puis entre les deux il y a nous, les jeunes de 20 à 30 ans, qui passions au même âge nos après-midis au parc paysager ou au centre ville. C'était des habitudes différentes, même si certains lieux sont restés les mêmes pour tous. Certains ont évolués, comme la place de l'Amérique latine, le petit Maroc ou la maison du peuple, devenue le Ruban Bleu, et d'autres stagnent : le jardin des plantes, la plage de Villès Martin ou celle de St Marc. Nous avons chacun nos coins, nos habitudes, et à nous tous on a peut être usiné toute la ville. Nos visions sont différentes et d'autres points entrent en contact.

Pour comprendre ce que Saint-Nazaire représentait, j'ai interrogé ceux qui l'habitent. Ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui et de demain. J'ai essayé ici de tirer des traits entre ce que chacun m'a appris. Mettre en cohérence les choses. Car je l'ai dit Saint-Nazaire fait parler, donne une opinion. Pose question. Au travers de récits d'amis, de commerçants (Symphonie, Laura Ashley, la Coquille), de ma famille et de rencontres qui m'ont marqué avec des habitants (notamment lors de mon travail chez Silène, où j'ai pu rencontrer certaines associations, des habitants sur le pas de leur porte) je voudrais synthétiser la perception que nous avons, nous, Nazairiens, de notre lieu de vie.

J'ai eu de tout chez le Nazairien. De la fierté et de l'amour, du patriotisme et des longs discours. Et puis j'ai eu des mots durs, de la colère et de l'incompréhension. Des fois j'avais même les deux en même temps. En tout cas, depuis le temps où je m'intéresse à l'identité nazairienne, j'ai pu récolter un certain nombre de données qui forgent ce qu'on en pense de notre ville. Communément.

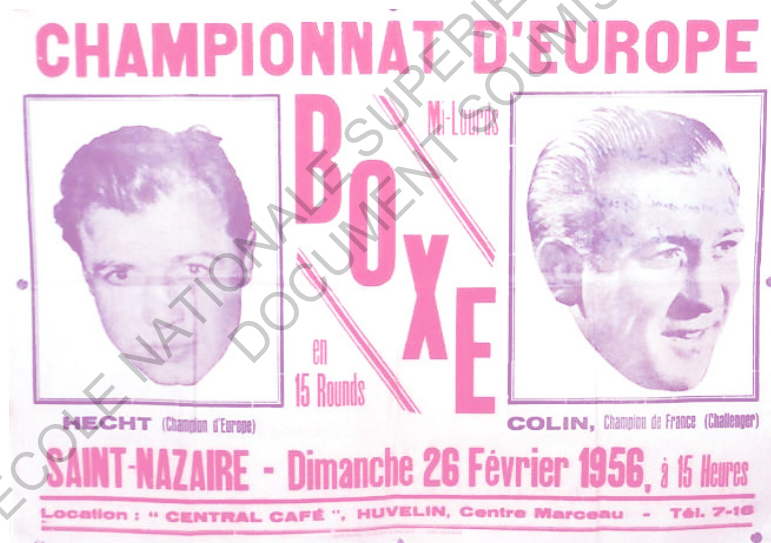
Il y a de ces choses qui sont connues de tous, qui font l'unanimité. Toujours. Même le pont de Saint-Nazaire, pourtant symbolique, se verra rejeté par quelques anciens qui se remémoreront la belle époque du Bac de Mindin. Non. A Saint-Nazaire s'il y a bien quelque chose qui parle à tous c'est le sport. Avec son équipe de Rugby, de Basket ou de foot, Saint-Naz tourne bien dans les sondages. Les grands espaces, en centre ville, à la Soucoupe et maintenant à l'Iut rassemblent beaucoup de monde sur le gazon. Saint-Nazaire sait se défendre, et le sport sait rassembler. Les foulées Nazairiennes font courir depuis 30 ans les gens autour de la ville, le

Rugby Club joue en fédéral 1 et le Saint Nazaire Football Club a eu la chance de participer de nombreuses fois aux championnats de France. Coté Judo, Saint Nazaire évolue cette année en nationale 1, et on se défend aussi très bien en piscine, les jeunes participant aux championnats de France. Enfin, récemment un nazairien, Ellie Lefort, a même participé aux Jeux Olympiques d'hiver, section Bobsleig.

Historiquement, Saint-Nazaire à connu la gloire dans la boxe, et de grandes figures y sont nées. Parmi elles, Charles Colin, champion de France. Avec lui, le 26 Février 1956, on organisait le premier championnat d'Europe, sous les hangars du port, devant près de 8000 spectateurs.

« Il y avait des vélos partout. Empilés les uns sur les autres. On les attachait pas. Tout Saint-Nazaire
Guy Belliot

Plus tard, Souleymane Diallo, son successeur, s'effondrait lui aussi par KO lors des championnats d'Europe à Paris.



A droite : Souleymane Diallo. A l'époque comme aujourd'hui, on photographiait les boxeurs, considérés comme des vedettes.

Tous les ans, la programmation des festivals ainsi que la campagne d'affichage est très attendue par la population, elles marquent une identité visuelle forte pour tous les habitants

Saint-Nazaire rassemble aussi par ses animations et festivals. En effet, une fois par an se tient le festival Les Escales et les grandes marées. Ce sont les principaux moments forts de l'année où toute la ville se transforme et envahit la plage ou le port. Cela fait 23 ans que les escales tournent à Saint Nazaire, et elles ont vu passer Macéo Parker, Titi Robin, Goran Bregovic ou encore Césaria Evora, habillant le port de mille lumières et projecteurs. C'est d'ailleurs les associations sportives qui font marcher les boutiques, et les buvettes.

Les grandes marées, quant à elles, existent depuis 14 ans, et consistent en un immense pique nique sur le front de mer. Barbapapa, fanfares, groupes musicaux, toute la soirée est animée de musiques et de spectacles en tout genre, et c'est ici que l'on retrouve tous les amis, la famille, les profs et les gens que l'on croise d'habitude en pleine rue, car c'est le rendez vous familial, le plan des jeunes pour profiter d'une bière à l'ombre de papa et maman, et les retrouvailles des gamins d'école. Ça ressemble à un énorme bal populaire, et ça fait sortir un peu les gens de chez eux. C'est un peu comme un mardi gras Nazairien, où tout le monde se retrouve et s'embrasse.



GRANDE MARÉE

13^È ÉDITION

**SAMEDI 07
JUIN 2014**
À PARTIR DE 19H

**PLAGE DE
SAINT-NAZAIRE**

PIQUE-NIQUE GÉANT
SPECTACLES DE RUE
MUSIQUE

GRATUIT



« LA VILLE BIDON »

Mais en dehors de ça, c'est un peu « mort » Saint-Nazaire. Un commerçant que j'avais rencontré me parlait de la jeunesse, et me disait *« les gamins de Sainte Anne (le lycée proche du Ruban Bleu où il travaillait) quand ils finissent les cours, tu les vois plus. Ils disparaissent »*.

C'est aussi ça Saint-Nazaire, la plupart du temps. La ville étant essentiellement constituée de maisons, chacun rentre chez soi pour finir sa journée, au lieu de hasarder en ville. *« Quand on va en centre ville, c'est une nécessité, on se balade pas là bas »* me confiait la mère d'un ami. A la tombée de la nuit les rues se vident, les magasins ferment et tout le monde rentre se coucher. Il faut dire que le centre ville n'arrange pas les choses. Gris, moche, malfamé, on lui reproche tout. Les immeubles, pour commencer. C'est tous les mêmes, il n'y a pas de variations, les rues sont ennuyantes. Les magasins ferment, sont trop chers. On a l'impression d'être dans une ville fantôme. Et c'est vrai. Bon nombre de magasins ferment boutique, les rues deviennent tristes et ne donnent plus envie. Promenez vous en centre ville, et ce sera déstockage ou liquidation. Ma grand-mère se souvient : *« Avant, avenue de la république y'avait les nouvelles galeries. Et elles traversaient l'avenue de la république jusqu'à à la rue de la paix. Maintenant écoute... »*. C'est vrai. Je n'ai jamais connu les grandes galeries. Le parcellaire a été révisé. J'y ai vu se succéder un décatillon, un Intersport, puis il a été fermé pendant un bout de temps, et aujourd'hui 5e avenue tente de maintenir les murs en place. Car si un si grand bail se voyait sans aucun locataire, ça ferait un trou dans le centre-ville. Et si c'est le drame des commerces, ça l'est aussi pour les logements. La plupart sont vacants. Trop cher, ou délaissés pour des maisons. Ou alors ils ne sont pas entretenus par les propriétaires, qui ne remettent pas le gaz ou l'eau aux normes. Pas d'entretien, pas de locataires. Ils finissent de donner une atmosphère grise à ce quartier. Et la moindre rue donne un sentiment de coupe gorge. Des clochards stationnent toujours devant la poste. Récemment j'en discutais avec un ami qui me disait *« ils feraient mieux d'aller sur le front de mer, là au moins il y aurait du monde »*.



L'extrémité nord de l'av. de la république est bordée d'agences intérim et bails à céder



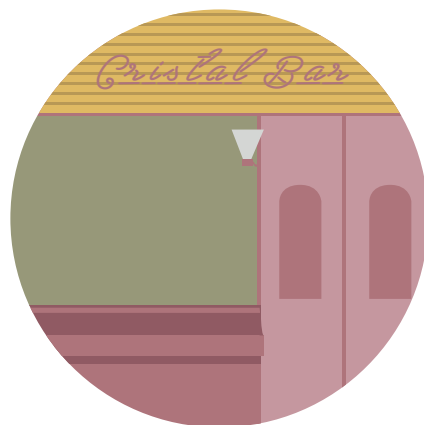
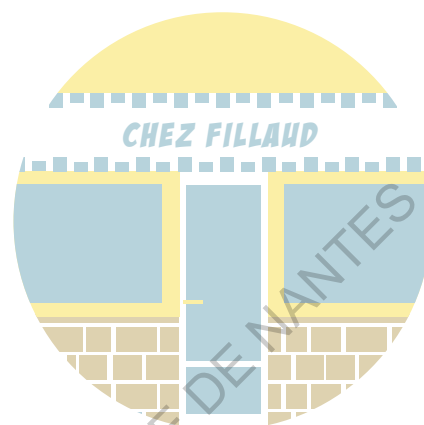
Mais certains commerces jouent les résistants. Par exemple, Harel, l'alimentation exotique, qui fait aussi farces et attrapes, et aussi traiteur et costumier (bref, un magasin assez atypique) est là depuis, 1930, au moins ! D'ailleurs, Harel, ce n'est pas son vrai nom, mais celui du propriétaire. Mes parents l'appellent comme ça depuis que je suis petit, mais d'autres gens l'appellent « la maison du fromage (parce qu'il fait du fromage, aussi...), et d'autres l'appellent par son nom de devanture : « Saint-Naz'rire ». Étonnant tiens...

Il y a aussi Fillaud à Sautron, chez qui on peut encore venir réparer sa mobylette. Il est là depuis deux générations. Le magasin n'a pas bougé, il y a juste les pétroleuses qui ont évolué. « Ah ça Fillaud, c'est bien le seul garagiste qui ne va pas vous faire patienter un mois avant d'avoir une chambre à air » dit mon grand père.

Le café de la liberté, celui là aussi il est ici depuis longtemps. D'ailleurs, le Billard est toujours en Franc, alors il est gratuit pour les consommateurs. Le petit gars qui tient ce rade est là depuis 70 ans. Mais de son aveu, la vie est de plus en plus difficile. Il est pourtant situé dans la rue de la paix « mais que voulez-vous... Les gens ne s'arrêtent plus prendre un café, ils font leurs courses et puis basta ».

Enfin, il y en a d'autres qui n'ont pas beaucoup bougé, et ce ne sont pas les plus glorieux. Les bars à hôtesses de l'avenue de la république, le Crion, le crystal, à l'entrée de la gare. Ils existent depuis la fin de la guerre (mis en place par les soldats américains, à l'origine).

Il en reste donc, des irréductibles dans cette ville reconstruite. Même s'ils peinent à se maintenir, face aux galeries marchandes de Trignac ou de Guérande, ils restent et sont en mémoire de tous ceux qui vivent depuis toujours dans la ville, car de générations en génération, ils n'ont pas changé de place.



Un autre sujet fait souvent jaser quand on demande l'avis d'un nazairien. Et cela tourne sur l'offre culturelle. Beaucoup d'étudiants considèrent que la ville n'offre pas de programme culturel varié. Bien entendu, je leur parle de lieux comme le Vip, le life où le théâtre, et tous s'accordent à dire qu'ils ne regardent pas la plaquette. Autre enjeu, on reproche souvent au fanal, la compagnie qui gère la programmation du théâtre, de proposer des spectacles trop abstraits. Pas à la portée d'une audience amatrice. Pour l'avoir suivi trois années de suite pendant mon option de théâtre, il est vrai que certaines pièces sont parfois... étranges. Pourtant l'acceptation du théâtre dans la mémoire collective ne fait aucun doute, et tout le monde est fier de voir cette pièce architecturale figurer parmi les plus beaux bâtiments de la ville. On a simplement l'impression parfois que l'offre culturelle ne s'adresse qu'à une élite de gens au sein de la ville. Et les places sont pourtant vendues en quelques mois. Preuve qu'il y a bien un public demandeur. Pour le reste, il faudra se tourner vers Pornichet, pour des pièces plus accessibles, ou vers la Baule, pour des grands one man shows parisiens.

Et puis, quand les pièces ne plaisent pas, quand il n'y a rien au cinéma, quand il pleut dehors (comme souvent à Saint-Nazaire) que reste-t-il alors ? Pour sortir le soir, c'est « la croix et la bannière ». Un jour, j'avais amené des amis Nantais pour travailler à Saint Nazaire. Le soir, cherchez un coin pour vous boire une mousse, c'est pas gagné, même pour les connaisseurs. Bilan, après avoir fait le tour de la ville, et avoir trouvé tous les bars potentiellement ouverts

« Avant y'avait des tournées Baret's, du théâtre de Boulevard qui venait, dans les années 80 à la maison du peuple. Maintenant c'est toujours des trucs... Il faut que tu te prennes la tête pour comprendre quelque chose. Il manque des choses simples quoi »

Rénée

bien fermés, on a fini par aller vers Pornichet, car au moins, là bas, c'est « une valeur sûre ». C'est comme ça à Saint-Nazaire. Les bars, on les compte sur le bout des doigts, ou bien on ne les connaît pas. Souvent, des amis que je retrouve après un long moment d'absence me disent « tiens, j'ai trouvé un bar super sympa, il s'appelle l'Indian Rock et est ouvert tous les soirs jusqu'à 1h ». C'est sûr que quand on ne connaît pas, il ne paraît pas très attirant. Devanture noire, double sas à l'entrée, il fait un peu penser à un endroit malfamé. Et c'est alors que la ville ouvrière, grise, insalubre refait surface dans l'imaginaire collectif.

En même temps, la proximité de Pornichet, sa grande rue pleine de bars de nuits ne fait pas tergiverser. Lorsque les jeunes partent boire un verre, ils vont rejoindre leurs potes au bidule, à Pornichet. Là bas, au milieu des tonneaux, serrés comme des sardines à boire du muscat, on retrouve tout le monde. C'est un point de rendez vous. C'est exactement ce qu'il manque ici, à Saint-Nazaire. Car il suffit de rien pour ramener tout le monde en ville.

A Océanis, un bar a ouvert ses portes, bar à horaires précis, entre 18h et 22h. Il s'appelle le Bières et chopes. Comme un (V&B) il sert uniquement des bières et ferme tôt, avant que ça dérape. Bilan ; proche de l'Iut, il est devenu le repaire de tous les étudiants nazairiens. Comme quoi, un hangar, de la bière, voilà ce qu'il faut. Mais il est proche des facs, ce ne serait peut être pas la même histoire si on devait faire 10 minutes en voiture pour aller prendre sa bière. Alors après 22h, on reste chez soi, et on fait la fête entre copains.

Et puis enfin, il y a les chantiers. Ils sont toujours là, eux. Ils ont fabriqué la ville en quelque sorte. L'odeur, l'atmosphère, ils la fabriquent. Les bateaux géants, les Mistral russes, ils mouillent là bas. Alors que reste il dans chacun de nous ? Même sans le vouloir, on est tous marqués par les chantiers. Ils sont dans les journaux, on en parle aux infos, on voit les autocollants CGT et on va même les visiter. Ils nous amènent l'économie, le tourisme, mais que nous en reste il aujourd'hui ?

« On a tous quelqu'un dans notre famille qui bosse aux chantiers ». C'était mon prof de primaire qui nous disait ça. Mais maintenant, je n'en suis plus vraiment sûr. Depuis un petit bout de temps, les chantiers emploient de plus en plus de travailleurs immigrés. « Ils sont payés moins cher, et rechignent moins à la tâche. Mais par contre, tu peux leur dire ce que tu veux, ils te diront oui mais ils auront rien compris ». Mon cousin, chef de chantier sur les bateaux, bosse à STX depuis une quarantaine d'années. Au début soudeur, il dirige maintenant les équipes. Il a vu passer des Portugais, des Roumains, et maintenant c'est au tour des Albanais. « Il bosse

eux au moins, alors que les français se plaignent et sont mieux payés en pointant au chômage, alors tu penses ». Le problème, c'est que ce sont des emplois intérim, et la plupart du temps, ils disparaissent aussi vite qu'ils sont arrivés. Avant, toute la vie se passait à Penhoet. Le pauvre Diable, c'était le dernier bar qui restait ouvert à Saint-Nazaire (Penhoet) et tu peux être sûr qu'il y avait toujours deux flics constamment dans la rue parce que ça finissait toujours en belle partie de « rigolade ». Alors on parle des immigrés, on dit qu'ils viennent petit à petit remplacer les chantiers, qui ont eux même un temps été rachetés par une boîte Coréenne. Et quand il n'y a plus de commande, c'est la panique, on se dit que les chantiers sont finis. Et puis ça repart, tout le monde est rassuré. Voilà le quotidien des chantiers. Ça apporte une sacré identité, mais elle n'est plus aussi affirmée qu'avant, c'est surtout ça le souci majeur. « Avant il valait mieux pas être dans le coin quand les ouvriers sortaient de l'usine à vélo » disait ma grand-mère. Mais maintenant, le quartier de Penhoet semble endormi, définitivement. Pourtant c'est peut être l'un des quartiers les plus saisissants de l'identité de la ville.



« Saint Nazaire c'est une ville de la production. Ceux qui bâtissent n'ont pas la même culture que ceux qui sont dans l'administration. Les villes qui restent constructives gardent un mythe pour l'avenir. La poétique de Saint-Nazaire c'est une œuvre en soi, c'est une création qui doit respirer le travail. »

Joel Batteux

Pour la plupart des Nazairiens, la ville n'existe pas. Ou peu. En tout cas la plupart des jours de l'année se passent dans le brouillard. Dans une Saint-Nazaire grise. Le temps, les industries, les routes, la distance, les bâtiments, rien pour se rattacher à des valeurs. En plus, la ville en chantier pendant longtemps n'a pas aidé au changement. Pourtant quelques fois dans l'année, quand il se met à faire beau, on voit les gens sortir, s'exposer. Et le front de mer, s'il est emprunté toute l'année devient le paradis des skateurs et des joggeurs. Saint-Nazaire s'ouvre, les bars remplissent leurs terrasses. La vie se réveille un peu. Sort de chez elle. Car le Nazairien, c'est un casanier. La ville s'est fabriqué des quartiers et les a séparé par de longues routes. On ne marche pas à pied. On prend rarement son vélo. On vit en voiture le plus souvent. Et pourquoi aller en centre ville quand le centre commercial est plus proche de chez soi ? Si on voulait changer la ville, il faudrait changer les gens. Ou plutôt les bousculer un petit peu. Car la ville, ils la connaissent au fond, quand je leur en parle, ils la voient tout comme moi, il suffit juste de leur donner les clefs, pour la voir avec un regard neuf.

J'ai souvent tendance à dire que l'urbain a cinq ans d'avance sur sa population, que l'on réagit toujours après coup. On se dit, en regardant ce qui se fait que oui, ce n'était pas une si mauvaise idée.





ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
MIS AU DROIT D'AUTEUR

QU'EN PENSES TU COVOITUREUR?

Je n'ai pas parlé de tous les habitants. Car il y a ceux qui arrivent. Ceux qui sont là depuis quelques années, voire quelques mois. Des gens qui viennent d'acheter une maison, d'autres qui ont été mutés dans la région. Les représentations qu'ils ont sont essentielles pour voir l'évolution progressive de l'image de la ville. Et puis il y a aussi un bon nombre d'étudiants, qui arrivent chaque année sur le territoire, et qui se répartissent dans la zone d'activité d'Océanis, derrière l'hôpital, ou à Porec. Venu pour étudier la commercialisation, le génie civil, devenir infirmier ou ingénieur, ils sont environ 3000 tous les ans. Leur vision aussi est importante. Un étudiant qui aime son environnement, sera plus tenté de venir y habiter, d'être acteur du développement de la ville et des quartiers. Alors, à quoi pensent-ils tous ces gens ?

C'est par le biais de mes trajets en covoiturage que j'ai choisi de m'intéresser à cette question. En effet, je cherchais dans un premier temps à récolter une parole et des points de vue sur la ville qui me soient totalement extérieurs et aléatoires. Puis, par la suite, j'ai eu de plus en plus affaire à des étudiants, des vacanciers

et des gens arrivés depuis peu de temps, et qui n'avaient souvent pas encore tout réglé de leur vie passée.

Des gens mutés ici, qui rejoignaient leur famille pour la fin de semaine, d'autres qui effectuaient le trajet inverse, ceux qui allaient travailler sur Paris... Et j'ai rencontré un grand nombre d'étudiants, qui rentraient chez eux pour le week end. J'ai donc, avec eux comme avec les autres, les nazairiens, les gens de passage ou ceux qui n'y passaient pas, tenté d'échanger sur Saint-Nazaire. Connaître leur opinion sur la ville et débattre quand le sujet leur parlait. J'ai effectué une vingtaine d'entretiens, d'une demi heure à trois quarts d'heures. Parfois même un peu plus, dans les bouchons, ou quand on se revoyait dans d'autres covoiturages. J'ai essayé de me donner des règles, et me suis confronté à cette nouvelle façon de diriger un entretien dans une voiture. Comment aborder le sujet, comment parler de mon mémoire, mais aussi pouvoir échanger avec le covoitureur sur des sujets « basiques » dont on parle souvent en covoiturage.

Bref, c'était aussi une micro-réflexion sur l'effet blablacar.

Le covoiturage consiste, dans un premier temps, à accueillir d'autres personnes dans sa voiture lorsque l'on effectue un trajet, et ainsi diviser les frais d'essence entre tous les participants de manière à ce que le trajet revienne moins cher que si chacun avait pris sa voiture. Dans un second temps c'est aussi repenser notre manière de voyager. Seul, dans un cockpit censé accueillir cinq personnes. Si la voiture avait été faite pour être individuelle, elle aurait été deux fois moins grande, et l'échelle des infrastructures avec elle. Ainsi, cela veut aussi dire optimiser son véhicule pour dépenser moins d'énergie. Mais un troisième facteur entre en jeu désormais. C'est le facteur social. En effet, un covoiturage, c'est une grande part d'inconnu, encadrée par un trajet de voiture. C'est 4 personnes qui voyagent ensemble pendant 30 minutes, 2 heures, 10 heures ou plus, et qui apprennent à se connaître pendant le trajet. Ça, c'était avant. Quand le covoiturage était à ses débuts. Mais il ne faut pas croire que ce phénomène est nouveau, il existe depuis les années 50. Que ce soit l'auto stop ou le partage de véhicule.



Le mot « covoiturage » est lui plus récent, car arrivé dans les années 80. Et ce n'est pas non plus un phénomène français, initié par Blablacar. Au Québec, par exemple, le partage de véhicule (Véhicule à Occupation Multiple) existe depuis les années 80, et on trouve des voies réservées aux covoitureurs à l'entrée des grandes villes, pour pouvoir gagner du temps. En Norvège aussi, on trouve ce genre de voies. Mais en France, l'effet, récent, séduit une part de plus en plus importante de la population, avec plus de 3 millions de covoitureurs et une augmentation de plus de 400% par an.

Aux États-Unis la promotion du car sharing a commencé dans les années 1940, avec des encouragements plus forts aux États-Unis durant la Seconde Guerre mondiale, alors que le carburant manquait.

Aujourd'hui, c'est une vraie identité que de faire partie du monde covoiturage. Des valeurs et des histoires communes forgent chacun des adhérents. Si bien que des « règles de courtoisie » se créent entre les différents covoitureurs. Finalement, les inscrits ne sont plus vraiment inconnus l'un pour l'autre mais faisant partie de la même communauté. Par exemple, lorsqu'un covoitureur réserve, il s'arrange pour se rendre dans des endroits pratiques et rapides pour la prise ou la dépose. En voiture, chacun se doit de partager son histoire, et le sujet même du covoiturage est souvent abordé. Depuis combien de temps fais tu du covoiturage, les bonnes, les mauvaises expériences... Chaque covoiturage est une histoire différente, une rencontre qui marque.



Le site blablacar, qui regroupe la plus grosse communauté de covoitureurs, et qui a récemment fusionné avec un autre site concurrent, offre même aux premiers participants une carte d'essence et un autocollant à mettre sur sa voiture, pour qu'elle soit visible vis à vis des autres covoitureurs.

Aujourd'hui, je remarque aussi que de plus en plus de gens d'horizons différents effectuent leurs déplacements en covoiturage. Il y a deux ans, c'était essentiellement des étudiants, des petits revenus et des professeurs. A l'heure actuelle, j'ai pris la voiture avec des gens de la finance, des commerciaux, et même des députés à l'assemblée nationale ! Pour preuve, on voit de plus en plus de familles partir en vacances et

réserver une place pour un covoit.

La plupart du temps, mes covoiturages s'effectuaient sur un Nantes/Saint Nazaire, ou un Saint-Nazaire/Nantes. Trajet école-maison. Je le prends régulièrement, mais jamais à horaires fixes. Avant un emploi sur Pornichet qui me demande d'être disponible certaines nuits de semaine ou de week ends, je fais parfois l'aller retour en une journée avec deux covoitureurs, ou je reste sur Nantes plusieurs semaines sans rentrer au bercail. Cela m'a permis de ne jamais rencontrer les mêmes types de personnes. Le week-end, c'était surtout des étudiants, qui rentraient sur la région Nazairienne et inversement. En semaine, c'était des gens qui travaillaient, sous forme de quarts, comme certains pompiers, infirmiers que j'ai pu rencontrer, ou des gens en déplacement, comme des banquiers. Parfois des vacanciers... Bref, c'était des trajets plus atypiques, car effectués en semaine, et à n'importe quelle heure. Qu'il soit 7 heures ou 22h.

Par habitude et par rapidité d'accès à la route, les covoiturages partent de la gare de Saint-Nazaire, le plus souvent, ou d'Océanis. A Nantes, on me déposait, la plupart du temps au Cardo, ou à Rezé, sur la ligne 3. Tout dépendait de la direction de chacun. Vers la rochelle, c'était Rezé. Direction Paris, le Cardo. J'ai donc orienté légèrement mes choix de covoitureurs en fonction de leur destination finale, préférant un Terminus à Nantes, qui me déposait en centre-ville, plutôt qu'une dépose à Nantes, qui me demandait encore une demi-heure de route en transport en commun.

Le sujet de la ville s'est vu abordé de façons multiples. Mais je dirai que, la plupart du temps, il s'imposait de lui-même. Je n'avais parfois même pas à intervenir pour que les covoitureurs se mettent à discuter sur la question nazairienne. Je me contentais, dans ces moments là,

d'avoir un rôle de cadre dans la conversation, essayant de faire débat le plus longtemps possible. La ville posait question, et toute personne habitant à Saint-Nazaire pouvait s'improviser urbaniste. D'autres fois, c'était après s'être présenté que j'amenais le sujet. « Depuis combien de temps vis tu à Saint-Nazaire ? », « Tu connais bien cette ville ? », et les gens se mettaient automatiquement à me donner leur avis. Très souvent, les points de vue étaient forts, affirmés. Qu'ils félicitent les innovations urbaines, les paysages, ou qu'ils critiquent les habitants, l'urbanisme, les commerces ou les activités. Il y avait de la passion ou du mépris. J'ai rarement rencontré des personnes qui se moquaient bien du devenir de la ville, qui vivaient là sans se poser trop de questions. Avec eux, je crois que j'ai fait le guide touristique.



Pour aborder l'entretien, j'attendais d'être rentré dans la conversation, d'avoir entendu ce qu'ils avaient à en dire de but en blanc, puis je leur annonçais que j'effectuais mon mémoire sur les représentations que les gens ont de Saint-Nazaire, ce qui nous permettait de continuer à faire débat. Mais parfois, quand nous étions cinq en voiture, le sujet peinait à se développer, car chacun avait sa propre histoire à faire partager, c'est pourquoi certains entretiens furent plus intenses, riches en expériences et en discussions que d'autres.

J'ai pourtant pu noter, organiser les idées de chacun après chaque voyage, et de ces différentes représentations j'ai tenté de regrouper les points de vues. D'où venaient-ils, qui étaient-ils et qu'avaient-ils à dire. Parmi mes voyages, j'ai sélectionné des entretiens particuliers, forts, parce qu'ils m'ont apporté des éléments de réflexion, des moments de doute et de remise en question. Parce qu'il y a eu débat, je tiens à faire apparaître, de manière succincte, un condensé de chaque voyage, de chaque rencontre.

LES ALLERGIQUES

David et Manuel (45 et 25 ans)

Lundi 9 mars ; 16 heures

Trajet Saint Nazaire/Nantes

Manuel était rentré de Paris depuis six mois. Il s'était fait licencié et rentrait chez sa famille. A Saint-Nazaire. Son père lui aussi était au chômage, licencié des chantiers. Manuel n'avait qu'une envie, c'était de s'enfuir de Saint-Nazaire, une ville morne et triste où il n'y a rien à faire. Il partait sur Nantes pour faire une soirée avec ses amis. Il était de Saint-Marc, mais pour lui, ce n'était pas Saint Nazaire. David, lui, était professeur de physiques au Lycée Aristide Brillant. Il faisait le yo-yo entre trois Lycées au Mans, Angers et Saint-Nazaire depuis deux ans. Avant il était ingénieur, et s'est lui aussi fait licencier. Saint-Nazaire, il l'avait connue il y a 20 ans et la revoyait aujourd'hui, avec les évolutions qu'elle avait mis en place.



Avec eux, j'avais deux visions totalement différentes. L'un accusait le coup et l'autre avait rebondi. L'un regardait la ville avec mépris et l'autre se contentait d'analyser les évolutions de la situation urbaine. Avec Manuel, j'ai senti un profond mépris pour la ville qui avait fait travailler son père et l'avait laissé, et qui l'accueillait désormais. Mais il ne se laissait pas démonter, il savait se défendre et parler avec force des quartiers qu'il avait connus. Il était fier de ses souvenirs en quelques sorte.

Dominique arrivait de Bordeaux, où elle était allée voir sa famille. Elle ramenait avec elle un père et sa fille qui venaient acheter une voiture au Pouliguen. Le voyage a commencé dans le soleil et la bonne humeur. Elle habitait Saint-Brevin, mais venait « du Nord-Loire d'origine ». Elle ne supportait pas Saint-Nazaire et était partie vivre sa retraite à St Brévin où tout était plus calme, plus balnéaire. Les gens étaient calmes, simples et discrets. Mais, même si elle ne supportait plus la ville, elle y restait très attachée. Elle appréciait d'avoir la vue sur les chantiers, de très loin, et m'a souvent fait remarquer qu'elle « était de Saint-Nazaire, quand même ! ».

Dominique (62 ans)

Samedi 7 mars ; 14 heures, 2 heures de retard

Trajet Nantes Saint-Nazaire

J'ai aimé discuter avec elle, même si nous avons pas mal défendu notre bout de gras chacun de notre côté. C'était encore plus drôle que tout est parti du fait que le pauvre homme à l'arrière voulait en savoir un peu plus sur le Croisic et le Pouliguen. Nous avons essayé tous les deux de lui faire aimer, ou détester.



Martin(24 ans)

Lundi 7 Janvier, 8 heures

Saint-Nazaire / Nantes

Je l'avais déjà vu, de temps en temps, à des soirées, Martin. On se connaissait de loin. On était peut-être même bien amis sur facebook... Nous étions trois dans la voiture, c'était une fille qui conduisait, assez jeune, qui n'a pas trop partagé avec nous. Martin vivait à Nantes, et ne rentrait que rarement à Saint-Nazaire pour voir sa famille. Pour les grandes occasions. Et aussi pour faire du skimboard, sur le bord de mer. Il venait de Saint Marc, et restait lui aussi très attaché à son quartier. Parce qu'il allait à la plage tous les week ends, qu'il participait à des compétitions et qu'il organisait avec ses amis des contests de skim à la courance. Il était déçu de la voie que prenait la municipalité. Il m'a beaucoup parlé des campagnes d'affichages, des touristes sur la plage de la courance, du cloisonnement des skimmeurs sur la plage « avant c'était pas pareil, on surfait où on voulait. Alors que maintenant c'est tout juste si on va pas se jeter sur les rochers. Alors forcément, on gueule (...) c'est un peu nous qui l'avons faite, cette plage ». Il redoutait que la population augmente, qu'on perde notre tranquillité, « nos coins à nous ».

Martin était à la fois très attaché à ses racines et très détaché de ce qui se passait à Saint-Nazaire. Il semblait avoir un regard extérieur quand il revenait. Il voyait juste en Saint-Nazaire le spot où il allait faire du surf. Il voyait que la ville attirait plus de monde sur ses plages d'été en été.



Illyas et les skateurs (24 et 16 ans)
Dimanche 01 Mars, à 18h30
Saint-Nazaire / Nantes

LES AVENTURIERS

Illyas allait voir sa copine qui vivait au Croisie. Saint-Nazaire, c'était pour récupérer des convoitureurs. Avec nous trois petits skateurs sont montés. Ils avaient passé l'après-midi à rider à Ville port. Illyas ne connaissait pas Saint-Nazaire, il ne faisait que prendre des convoitureurs à la gare, tous les week end. Alors pour lui Saint-Nazaire c'était l'usine à gaz. L'entrée de la ville avec ses deux gros buildings, l'arrivée sur un tapis de fausse herbe, vert pomme, et la gare où on roulait sur des trottoirs. En fait, vu qu'il n'avait vu que cela, il se visualisait la même ville partout. Quand je lui demandais ce qu'il imaginait, il me disait « des rues pourries, des grues et des chantiers. Des immeubles HLM et des cassos ». Lui vivait à Nantes depuis toujours, il travaillait dans une association au quartier Malakoff. Les autres, les trois petits skateurs, étaient Nantais. Ils venaient à Saint Nazaire environ une fois par mois pour le skatepark, mais maintenant qu'il était rempli de gamins en trottinettes « qui font jamais attention aux priorités » ils se sont décidés à expérimenter la ville. Depuis, ils traînent place de l'Amérique latine, au Ruban bleu et sous la base où le mobilier révèle de supers spots, à l'abri de la pluie pour leurs roulements. Je leur ai donné quelques coins où il y avait de quoi se faire plaisir, et ils m'ont promis d'aller y faire un tour.



Nous étions entre jeunes, on avait tous expérimenté le skate.

C'était un peu un convoiturage THUG, car on écoutait du punk et on fumait des clopes en roulant trop vite sous la pluie, mais c'était drôle de voir trois petits nantais faire 3 quarts d'heures de route pour aller à Saint-Nazaire, alors qu'avant ça a toujours été l'inverse. Mais à choisir entre le skatepark du CHU et celui face mer de chez nous, il n'y avait pas photo. Juste des gamins en trottinette.

Johss : (32 ans)

Dimanche 22 février, 16 h30

Saint-Nazaire / Nantes

Il travaillait sur Paris, Ingénieur Béton chez Bouygues. Pourtant il avait acheté il y a deux ans une maison à Saint-Nazaire. Sa copine elle, bossait dans une crèche au petit caporal. Elle avait de la famille ici, et c'est la raison pour laquelle ils ont acheté à Saint-Nazaire. D'abord réticent à l'idée d'en parler, il ne voyait pas ce que cette ville possède. « Elle est grise et ne bouge pas ». Vu qu'il rentrait un week end sur deux, il ne prenait pas le temps d'aller se balader beaucoup, et ne sortait pas trop. En revanche, il m'a parlé longtemps de « Bière et chopes », le bar qui vient d'ouvrir à Océanis. Il y allait souvent et n'allait même plus au bidule. Par contre, il n'était jamais allé en centre ville, parce que ça lui filait la chair de poule et qu'il préférait les chemins de Porcé, le marché de Saint-Marc et la Courance. Mais jamais le théâtre, jamais Ville port ou le ruban bleu. Rarement le front de mer. Pour lui c'est plutôt Pornichet qui prime. Mais il m'a

parlé des Escales, et c'était pour lui un grand moment de fête tous les ans. Il m'a dit qu'il invitait de nombreux amis, à chaque fois. Puis, avant de me déposer, il m'a raconté que malgré tout, il lisait dans le journal et voyait de belles photos du centre ville. Le skatepark, les festivals sur les plages, ça le branchait bien après tout. Il appréciait de revenir de Paris pour profiter de la mer et de la tranquillité. « Saint-Nazaire, c'est posé quoi. Les gens prennent le temps ». L'autre covoitureuse adore venir à Saint Nazaire. Elle vient pour les escales, adore les odeurs, les couleurs, le potentiel de la ville. Elle trouve que ça « finit bien la ville de Nantes » qu'il y a beaucoup de spots sympas à aller voir. Elle aimerait y habiter, car elle trouve que c'est tout proche de la grande ville et en même temps c'est être en vacances.

Au fur et à mesure de la discussion, le regard qu'il portait sur Saint Nazaire a changé. Je suis sûr qu'il va aller faire un tour plus souvent et visiter certains nouveaux lieux.

LES TOURISTES

Morgane : (22 ans)

Vendredi 14 décembre, 15h30

Saint-Nazaire / Nantes

Morgane n'a jamais fait qu'y passer. Diplômée depuis peu, elle est prof de sport dans un collège de La Baule. Elle venait donc récupérer des covoitureurs. Et c'est la première fois qu'elle passait par Saint Nazaire. Elle ne connaissait pas du tout. N'en avait même jamais entendu parler. Ni des bateaux, ni de la mer, rien. Pour elle, ça avait l'air gris, pavillonnaire, rien de plus. Elle ne voyait pas bien ce qu'on pouvait y trouver, à part un loyer peut être moins cher qu'à La Baule.

Il était amusant de parler avec quelqu'un qui n'avait jamais entendu parler de Saint-Nazaire. Habitante loin dans la Vendée, elle ne restait que pour un an dans la région.



Sophie et sa famille (45 ans)
Lundi 29 décembre, 09 heures
Saint Nazaire / Nantes

La petite famille rentrait de vacances. Ils étaient venus voir leurs grands parents qui avaient déménagés récemment sur Saint-Nazaire. Deux fois par an, ils faisaient la route de Perpignan vers la Bretagne. Et ce depuis qu'elle était toute petite. Avant, ils vivaient tous dans le sud, vers Agen mais leur grand-mère possédait un appartement avenue de Gaulle. « Il n'y avait pas l'eau chaude, et c'était des toilettes communes. Mais au moins on avait vue sur la mer ». Elle passait ses étés avec sa famille dans les petites criques de Kerlédey : Ce qu'elle appréciait ici, c'est que les gens étaient agréables sans pour autant être trop envahissants, comme dans le sud où elle habitait.



C'était vraiment agréable de discuter avec eux, car on avait l'impression que ce qu'ils appréciaient c'était leurs vacances « incognitos », comme elle disait. Que quand elle parlait de Saint-Nazaire dans le sud, les gens ne lui posaient pas trop de questions, car ils ne voyaient pas bien où c'était.

Soufiane (37 ans)
Dimanche 14 décembre, 11h15
Nantes / Saint Nazaire

Ils arrivaient de Paris, et rentraient environ une fois par trimestre pour voir leur famille sur Saint-Nazaire. Ils étaient de Nantes, à la base. Eux sont partis vivre à Paris pour trouver du travail, leur famille est restée à Saint-Nazaire, habite à Ville-Ouest. Alors ils ont vu les changements de quartier par là bas. Les accès sont plus pratiques (son frère travaillait d'ailleurs dans le réseau de bus de la ville) et les voies sont pleines de verdure. Pour eux, c'est ça qui a pas mal changé le quartier. La voirie, le traitement du paysage autour des tours. Mais cela ne change pas forcément les gens en profondeur.

Il y a encore beaucoup de gens au chômage, et c'est un problème plus sociétal qui ne se résoud pas forcément avec l'urbanisme, même si cela aide les choses. En tous les cas, ils aimaient venir ici. Ils avaient hâte d'aller se balader sur le front de mer, de respirer l'air frais.



Même si notre conversation a été très généraliste et portée sur nos conditions de vie, je sentais dans leurs paroles qu'ils étaient contents de venir ici, à la mer, et que voir leur famille, aller au marché et profiter simplement de petits morceaux de vie plus calme leur ferait le plus grand bien.

Marion (30 ans)
Vendredi 29 Avril, 18h20
Saint-Nazaire / Nantes

Marion venait du Croisic, où elle travaillait depuis un an, à l'office du tourisme. Elle avait bien connu Saint-Nazaire, pour y être née, et y avoir vécu jusqu'à la fin du lycée. Elle venait d'acheter un appartement sur Nantes, et espérait vite pouvoir trouver du travail là-bas. Elle ne reconnaissait plus du tout Saint-Nazaire « il y a des fois où je me suis même perdue pour aller chez mes parents ». Elle a accusé le coup quand je lui ai dit que son collègue, Manon Roland, avait été détruit pour se regrouper avec un autre collègue dans la zone du lycée Aristide Briand. En tout cas, elle voit beaucoup de monde lui demander des informations sur ce qu'il y a à faire à Saint-Nazaire, et elle sait que la ville fait beaucoup pour redorer son image. Les petites cartes postales qui ont d'ailleurs été réalisées l'année dernière l'ont beaucoup amusée.

Avec elle, j'ai senti qu'il y avait de la nostalgie dans ce que la ville était devenue. Elle ne se sentait plus lui appartenir, elle l'avait perdue de vue et ne la reconnaissait plus aujourd'hui. Elle la comparait beaucoup au Croisic. Elle trouvait Saint-Nazaire beaucoup plus vivante, active et jeune du point de vue touristique. Elle ne se voyait pas vivre un an de plus dans un village mort les trois quarts de l'année.



LES NOUVEAUX NAZAIRIENS

Guillaume (34 ans)
Samedi 18 octobre, 17 h 30
Nantes / Saint-Nazaire

Nous étions cinq dans la voiture, cela a été mon plus gros covoiturage et la conversation a été difficile à tenir, mais Guillaume m'a parlé de l'avenue de la République. Quand tout le monde la trouvait laide, lui appréciait sa blancheur. Pour lui elle éclairait l'entrée de la ville. Elle était blanche, et cela lui rappelait les villages bretons. Avec ses immeubles similaires modernes elle avait pour lui un côté majestueux. Il travaillait dans l'aéronautique à Paris et son amie dans le même secteur à Saint-Nazaire. Il avait hâte d'être muté, car il ne supportait plus de faire la route tous les week ends.



Fety (19 ans)
Samedi 27 décembre, 19h00
Saint-Nazaire / Nantes

Fety venait de commencer son année à l'UT de Saint-Nazaire. Il arrivait de Madagascar, c'était la première fois qu'il venait en France. Il vivait dans le centre ville de Saint-Nazaire et faisait la route tous les jours en bus. Il aimait beaucoup sa vie ici, il avait d'ailleurs invité sa sœur passer quelques semaine avec lui, pour lui faire découvrir la région. Il allait justement la chercher à la gare de Nantes quand j'ai pris le covoiturage, et faisait le trajet du retour dans la soirée avec elle. Du coup, je l'ai amené jusqu'à La gare de Nantes et nous avons beaucoup discuté. Il me parlait des différences entre ici et son pays d'origine. Tout était organisé ici, les choses étaient droites. Il y avait des trottoirs, des gens qui entretenaient la ville, et on ne voyait pas de grosses différence entre les riches maisons et les quartiers pauvres. Il trouvait ça plus humain, moins basé sur l'argent. Les études, il adorait ça. Il faisait de la chimie. Il trouvait les gens ouverts et il y avait beaucoup d'endroits pour sortir selon lui, même si lui même sortait peu.



Il n'avait qu'une hâte, c'était de découvrir la France. Il était curieux de tout, allait d'ailleurs sur Paris avec sa sœur dans quelques jours pour visiter. Tout était bon pour lui, il était plein de joie et se considérait chanceux d'être là, pour ces études. Il avait hâte de rentrer chez lui pour ouvrir son entreprise et partager ce qu'il avait appris.

Olivia (25 ans)
Lundi 27 octobre, 17h30
Saint-Nazaire : Nantes

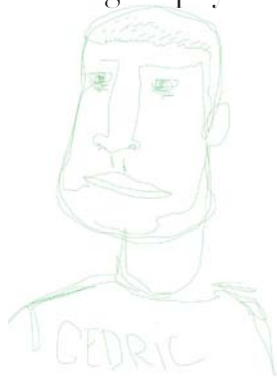
Olivia arrivait de Paris depuis peu. Elle avait été embauchée comme serveuse dans un resto-bar de Saint Nazaire, le trou du fût. Elle était très heureuse d'être partie de la capitale. Les deux heures de route, les gens pas fréquentables, les soucis dans les bars et les boites de nuit, la vie chère, cela faisait trop pour elle. Ici, elle faisait tout à pied. Elle allait courir sur le front de mer, elle se sentait respirer. Elle ne connaissait pas grand monde encore, mais elle allait tous les samedis au Ruban bleu ou au jardin des plantes. C'était calme, et ça lui plaisait. Elle sentait cependant que ce n'était pas la grande ville. Les gens n'étaient pas souriants, ils ne sortaient pas, il y avait peu de monde au bar, et aucun endroit pour faire la fête véritablement. Et puis son patron n'était pas très intelligent, il n'accueillait pas la clientèle potentielle, comme les étudiants du lycée, qui auraient pu bénéficier de tarifs le midi etc... Pour elle, il restait beaucoup à faire pour faire changer les mentalités de cette ville, car les jeunes et les vieux n'étaient pas en phase avec leur ville.

Elle avait tout trouvé ici. Mais on sentait qu'elle voulait transformer les lieux, aller plus loin que rester travailler dans ce bar. Elle parlait déjà d'ouvrir son propre restaurant, quand elle aurait économisé un peu. Elle voulait le faire sur Paris, mais le prix du loyer l'a fait changer d'avis, ce qui l'a peut être amené à venir ici. Je n'ai pas pu savoir comment elle était arrivée là.



Cédric (23 ans)
Samedi 23 Août 2014, 11 heures
Bordeaux / Saint-Nazaire

Cédric parlait de Pau, il habitait le Sud mais était étudiant depuis 2 ans à Polytech, Saint-Nazaire. La route a été longue, en parcourant une bonne partie de la France, mais nous ne nous sommes pas ennuyés une seule seconde. Il vivait à Saint-Marc, près du « bière et chopes ». Très content de s'être trouvé un appartement de 30 m² avec jardin à cinq minutes de la mer, il ne s'ennuyait pas une seule seconde. Il aimait rester à Saint-Nazaire, allait pêcher le week end, et sortait presque tous les soirs à Pornichet, ou au « Bière et chopes ». Il était très content de l'esprit qu'il y avait à Polytech. Une vie étudiante importante, à deux doigts de la mer et de l'école d'infirmières. Il m'a même parlé d'un ami que je m'étais fait au travail à qui j'avais parlé d'une association qui louait des solex à pas cher. Il avait monté son association pour faire des voyages dans la région, et découvrir le terroir. Ils organisaient des sorties à la mer, des courses en autostop jusqu'au croisic, dormaient chez les habitants etc. Leur but, c'était de connaître et comprendre le territoire où ils vivaient avec les gens qui y habitaient depuis toujours.



Cédric a vraiment parlé de tout le territoire en fin limier. Il en connaissait énormément sur les territoires comme la Brière, savait tirer parti des bons coins ou aller au marché, se promener etc... J'ai été très agréablement surpris de voir qu'ils avaient une association qui marchait si bien avec les étudiants, en proposant des événements qui faisaient interagir les étudiants avec les autres habitants. Ils permettaient un renouveau de l'action habitante.

Antoine (31 ans)
Samedi 11 Avril, 9h 05
Nantes / Saint-Nazaire

Je l'appelais le pompier. Il était de St André des eaux, avait toujours grandi là bas. Il faisait les quarts à Angers en tant que pompier professionnel. Mais il revenait tous les 3 jours pour retrouver son domicile, sa famille. Saint-André, c'était chez lui. La brière, les marais. C'était à deux heures de route environ, mais il retrouvait par la suite le calme et les voisins. Les bars qu'il connaissait bien. Ça lui changeait de son logement à Angers. La ville était plus grande, mais moins calme, elle manquait de campagne. Il adorait faire la route, de bon matin. Il sentait les odeurs et regardait le soleil.

Avec lui, c'est surtout le territoire qui est resté. Il avait un véritable attachement pour ces marais, ces prés et ce petit village. Il était bien, coincé entre la Baule et Pornichet. Il revenait comme pour des vacances, même s'il restait pompier volontaire à St André.



Antoine (26 ans)
Mercredi 29 Avril, 18 heures
Saint-Nazaire / Nantes

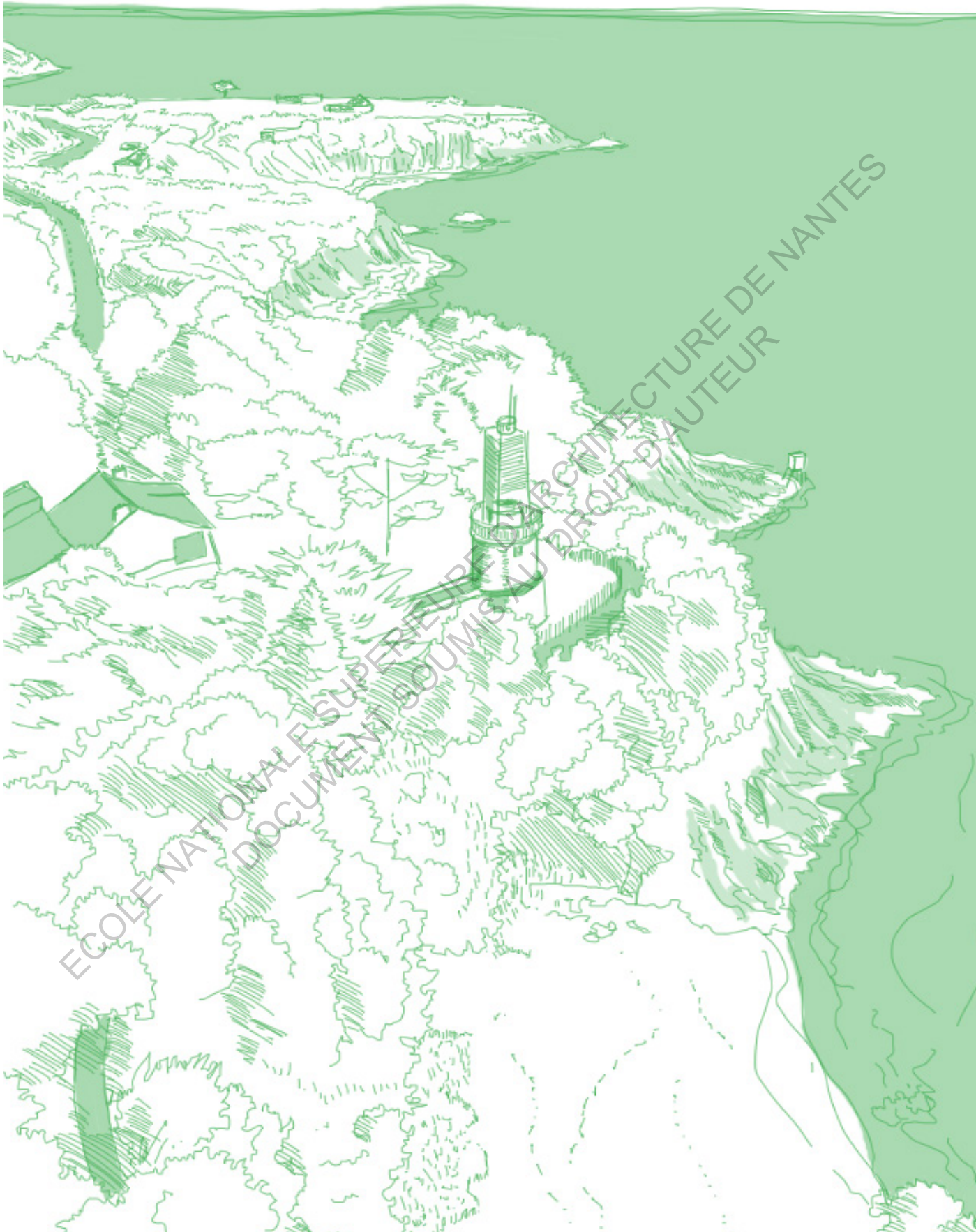
C'est amusant, car ils parlaient déjà de Saint-Nazaire quand je suis entré, alors je n'ai pas dit grand-chose au début de la conversation. Il y avait un étudiant à l'IUT, et Antoine, qui était, lui, ancien diplômé. L'étudiant parlait de Saint-Nazaire, des difficultés qu'il avait pour sortir le soir, de la morosité du centre ville « un vrai trou à rats. J'y suis passé qu'une fois, en skate. Ça m'a déprimé ». Antoine était d'accord avec lui, ils ont parlé du « biere et chope » et ça a été un motif de discussions pour eux deux. Mais il a alors changé son fusil d'épaule, et nous a annoncé qu'il était ancien étudiant de l'IUT. Les soirées, la vie de tous les jours à Saint-Nazaire ne l'enchantaient pas à l'époque. Mais après être parti travailler un peu partout en France, il s'est rendu compte, après Bayonne, Nantes, Paris, que Saint-Nazaire offrait tout, à des tarifs plus abordables qu'ailleurs. Il avait d'ailleurs acheté une maison, au bord de la côte d'amour, qu'il se mettait à rénover. « Regarde, j'ai voulu partir mais aujourd'hui je travaille à Airbus, et je vis route de la côte d'amour ». Il appréciait Saint-Nazaire pour sa tranquillité.

C'est l'un des covoiturages qui m'a le plus rendu service. C'était comme si j'avais l'étudiant avant, et le même cinq ans plus tard. C'est un peu comme si c'était deux Saint-Nazaire, celui d'aujourd'hui, qui se cherche encore, et celui de demain, qui avait pris son avenir en main et était fier de vivre là où il était.

On pouvait marcher le soir et rencontrer une ou deux personnes, pas plus. Et en journée la ville n'était pas morte non plus. Elle sait se reposer, voilà tout. Et puis, il y a la facilité pour trouver des places. Il me raconta qu'il habitait avant dans le centre ville de Nantes, mais le bruit, les problèmes de stationnements l'ont fait revenir ici. Cette année, il a découvert le chemin côtier, et vu que les facultés étaient juste à côté, ce qui pour lui était une véritable force pour les étudiants. L'étudiant, lui justement, était un peu confus. Il connaissait le chemin des douaniers, Saint Marc, le « Biere et chopes » et appréciait beaucoup tout cela, mais ne pouvait s'empêcher de trouver que la ville ne faisait pas grand-chose pour les étudiants. Que les loyers en centre ville étaient chers et que le trajet en bus était long. Qu'on s'y ennuyait et que tout le monde vivait à Saint Marc. Mais il remarquait qu'il n'avait jamais vraiment fait l'effort de visiter le centre ville, le port etc. Mais bon, il n'était qu'en première année, cela avait le temps de changer.



De façon générale, j'ai eu des covoitureurs d'opinions diverses. Mais j'ai surtout appris que les nazairiens, ceux qui étaient nés en ville, avaient voulu s'en aller. Étaient les plus critiques. Manuel partait sur Paris, quand Olivia en arrivait. Antoine était revenu, avait trouvé sa place dans une ville calme, quand Marion se voyait plutôt vivre à Nantes. En fait, ceux qui recherchaient le calme et la tranquillité revenaient assez vite et ceux qui cherchaient à sortir allaient plutôt dans les grandes villes. Mais les nouveaux nazairiens, eux, voyaient la ville différemment. On ne me parlait pas des chantiers, de la bouletterie, d'avalix. On me parlait de Porcé, du marché de Saint-Marc et du « Bieres et chopes ». La vie était centrée sur Saint Nazaire à l'Ouest. Le centre, le port étaient un peu oubliés. Je n'ai que rarement entendu parler de la base sous marine, du théâtre, du VIP ou du grand café. Toute la vie se tournait autour d'Océanis et du quartier de Saint-Marc. La vie balnéaire j'entends. On entend beaucoup de compliments sur le front de mer et sur cette ville «à la mer». C'était une vision de Saint-Nazaire différente. Recentrée sur la plaisance plutôt que la vie active.



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

MA NAZAIRIENNE

Marche traditionnelle

1er refrain

Ma Nazairienne aux grands yeux noirs
Cheveux d'ébène qui brillent le soir
De tout' les femmes de la Loire inférieure
C'est elle qu' a bouleversé mon cœur
Ni p'tite ni grande, le pied mignon
Je ne sais d'elle, mêm' pas son nom
Et je ferai le tour du monde pour la revoir
Ma Nazairienne aux grands yeux noirs

L'autre jour rue d' la gare, tout seul j'arpentais le trottoir
Quand dans la rue de Nantes, je vis un' femme des plus charmantes
J' me mis à la pister jusqu'à la rue du Prieuré
Enfin je la suivis dans la rue du bois Savary
Mais elle a pris une autre rue et c'est là que je l'ai perdu

1er refrain

Et je cherche partout ma Nazairienne aux yeux si doux
Dans les rues sur les places et derrière mon armoire à glace
Tous les soirs place Marceau pendant une heure je fais le poireau
Matin midi et soir, je n'ai jamais pu la revoir
Ah ! Dans quel coin s'est-elle cachée ?
Dites-le-moi si vous l' savez

1er refrain

L'autre jour rue de Paris sans la chercher je la revis
Ma Nazairienne gironde était devenue subitement blonde
Et devant mon air baba elle me dit tu ne sais donc pas
Qu' les blondes sont recherchées je m' suis teinté à l'oxygénée
Mais n' t'en fais pas mon gros chéri, tout ça n' s'aperçoit pas dans l' lit

2ème refrain

Ma Nazairienne aux grands yeux noirs
Est devenue blonde depuis l'autre soir
Devant la flamme de ses grands yeux
Mon cœur a pris subitement feu
Qu'elle soient blondes brunes ou châtain
Toutes les femmes plaisent aux Nazairiens
Mais il suffit pour les séduire d'un regard
D'une Nazairienne aux grands yeux noirs

#2 L'AVIS DES FAISEURS DE VILLE

En 2008, je plantais mon premier panneau stop. Ce jour là, c'est comme si j'inscrivais mon nom dans la ville, que j'apportais ma pierre à l'édifice. Pendant des années, j'avais emprunté une rue sans m'arrêter, en regardant de gauche à droite et en passant mon chemin. Désormais tout le monde devrait marquer une pause car j'avais creusé un carré de 40x40 cm, y avais posé un poteau de galva et l'avais rempli de béton recouvert d'enrobé. Mais qui avait déterminé que le carrefour entre la rue du Honduras et la route de Guindreff devrait devenir, à partir du 3 Août 2008, un arrêt obligatoire ?

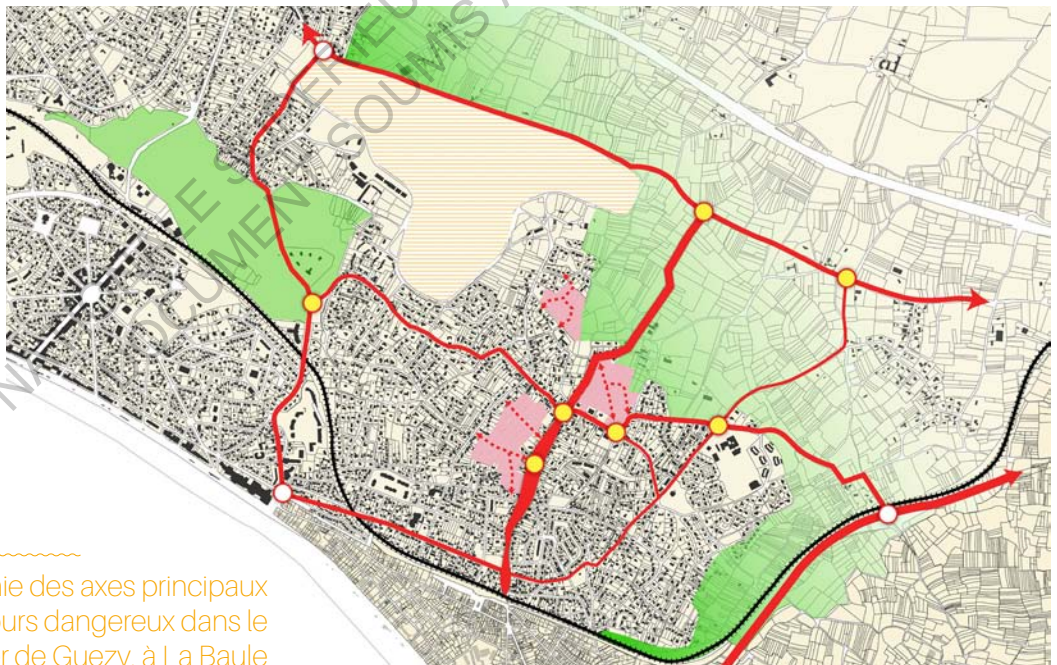
La réponse, j'ai commencé à en apercevoir les contours lorsque j'ai effectué mon stage à l'ADDRN, de juillet à Septembre 2014. Je me retrouvais pour la première fois derrière les commandes de la ville. Mon maître de stage, Loïc Jauvin et ma voisine de bureau, Sophie Minsart, avaient passé dix ans à fabriquer le projet du front de mer et celui de ville-port, pendant que dans l'autre coursive du bâtiment travaillaient ceux qui avaient mis en place le projet ville

Ouest. Tous ces gens organisaient les coulisses de la ville, dans le bâtiment le plus central de Saint Nazaire, le paquebot. Des années avant, des prémices de changements urbains, des équipes se mettaient en réflexion autour d'un quartier que l'on verrait muter dans les dix, vingt ans à venir. C'étaient les penseurs de la ville de demain qui, avec les élus municipaux et un nombre important d'autres acteurs, allaient mettre en mouvement la fabrication de la ville. On ne connaissait pas leurs noms, ils évoluaient dans l'ombre du grand jeu de construction qu'est la rénovation urbaine, mais ils apportaient pourtant des études en amont du processus de fabrication. Les marches qui permettaient d'accéder aux coursives du paquebot s'offraient à moi. Je découvrais un nouveau milieu, et redécouvrais un lieu que j'avais toujours connu, sans jamais y pénétrer.



DEUX APPROCHES DE LA VILLE

étaient des zones résidentielles en devenir. L'une, le supplémentaires suite à la vente de trois terrains à des investisseurs privés. L'autre, Beslon, était une zone artisanale qui peu à peu se faisait grignoter par des zones résidentielles de plus en plus importantes, prenant le dessus sur ce qui était censé être une zone d'activité. Ces nouveaux facteurs entraînaient une augmentation de la population, et avec elle une augmentation du trafic. Les associations habitantes se plaignaient à la ville de ne plus pouvoir rouler de manière sûre, et des décisions devaient être prises pour améliorer le trafic, ou rendre plus visibles les quartiers, car tout devenait dangereux. C'était vrai. En se promenant dans le quartier du Guezy, on s'y perdait. Toutes les voies se ressemblaient, les maisons étaient similaires à n'en plus finir. Il n'y avait pas de place fédératrice. On ne respirait qu'entre les rues, au milieu de la route. La morphologie même du quartier s'évasait d'années en années, et était aujourd'hui saturée de projets immobiliers de toute part. Toutes les dents creuses étaient petit à petit comblées pour devenir un immense labyrinthe fait de tuiles et de parpaings. Le boulevard Auguste Caillaud, qui reliait le quartier à la route nationale au nord et le front de mer au Sud devenait un danger pour la population, car il desservait à la fois les quartiers résidentiels et permettait d'arriver dans le centre-ville de la Baule et Pornichet, augmentant son trafic. De plus, les nouveaux lotissements venaient se greffer directement au boulevard, dans un angle, ce qui n'aidait pas à la fluidité ni à la sécurité des automobilistes. Il fallait faire quelque chose, proposer un aménagement du boulevard Caillaud.



Cartographie des axes principaux
et carrefours dangereux dans le
quartier de Guezy, à La Baule



Pour le second quartier, le vrai problème était le transport de poids lourds, qui la plupart du temps, rataient la sortie du parc d'activité et pénétraient dans le secteur résidentiel pour pouvoir faire demi-tour. Cela entraînait, à terme, un affaissement des voies et des rues parfois bouchées quand le camion bloquait la route. Sans parler de la gêne auditive, et du danger pour les piétons. Il fallait, entre autre, re-baliser l'entrée et travailler la visibilité de la zone d'activité.

Il est apparu que le travail effectué était là pour répondre aux associations, qui avaient consulté la municipalité il y a peu, et avec qui nous avons fait le bilan des qualités et problématiques inhérentes à chaque quartier. C'est l'approche de l'ADDRN de fonctionner de cette façon, et c'est peut-être ce qui a amené la municipalité de la Baule à les solliciter. Toujours est-il que lors de nos rendez-vous consécutifs avec le maire, nous avons peu à peu compris que rien de durable ne serait fait pour les quartiers en question, et que notre étude visait surtout à contenter la population et peut-être même gagner du temps dans le processus de chantier de lotissements. Au final, la ville s'était engagée à faire construire un rond-point, qui n'a toujours

pas vu le jour aujourd'hui. Tandis que les lotissements eux, sont bien finis.

Mais ce n'est pas l'échec qui importe. Si aucune mesure n'était prise dans ces quartiers, c'était parce que l'enjeu d'une ville comme La Baule ne se fait pas dans les zones pavillonnaires, mais sur son front de mer et sa grande avenue. On le voit d'ailleurs assez clairement sur le PLU, qui est très règlementé sur le front de mer, en zone AVAPP protégée, mais beaucoup moins sur toute sa partie Nord. Les zones d'habitation, moins chères, et pour plus de la moitié en résidence secondaire, permettent à la ville de vendre du terrain et de faire des bénéfices, en laissant les investisseurs privés fabriquer la vie résidentielle. Par exemple, le quartier de Beslon jouxte un superbe bassin de rétention d'eau et de grandes étendues bocagères. Pourtant, aucune voie d'accès n'est aménagée et le bassin se trouve perdu entre le cimetière et la déchèterie. Pourtant, il pourrait facilement relier la gare et les quartiers nord de Guérande et de La Baule. En tant que stagiaire, je me suis donc amusé à mettre en comparaison ces deux villes au fonctionnement tout à fait différent, même si, désormais, la Baule comme Saint-Nazaire cherchent toutes les deux à attirer du monde

La Baule vit sur ses acquis. Touristiquement, elle jouit d'un grand attrait pendant la saison d'été, passant de 16 000 à 150 000 habitants. L'immobilier face à la plage Benoit sont très demandés, et peuvent atteindre plusieurs millions d'Euros pour une vue sur mer. La population parisienne y a élu domicile depuis la fin des années 60 et la Baule, dessinée pour être une station balnéaire a, avec ses grandes villas du XIXe siècle tout pour plaire. Le patrimoine est là et la ville veut conserver son front de mer attractif, qui d'année en année rappelle à tous les vacanciers que c'est ça, l'idéal de la plus belle plage d'Europe. Mais le reste, la Baule quotidienne, la Baule active, a du mal à se faire une place entre les retraités et les maisons de vacances. A Saint-Nazaire, ce serait plutôt le mouvement inverse. La ville est mal vécue par les habitants, pire, ils cherchent à aller habiter ailleurs. Pourtant elle travaille depuis une quinzaine d'années à se construire une nouvelle image. Rester une ville industrielle et offrir une véritable qualité de vie au bord de l'eau.

« Saint-Nazaire n'a pas grand-chose à dire sur son passé, il faut donc trouver le moyen de lui faire raconter l'avenir » disait Joël Batteux, ancien maire de Saint Nazaire qui pendant 40 ans a fait naître la troisième renaissance pour la ville. Et c'est sans doute dans cette notion d'avenir et de prospective urbaine que ces deux villes diffèrent.



Saint-Nazaire



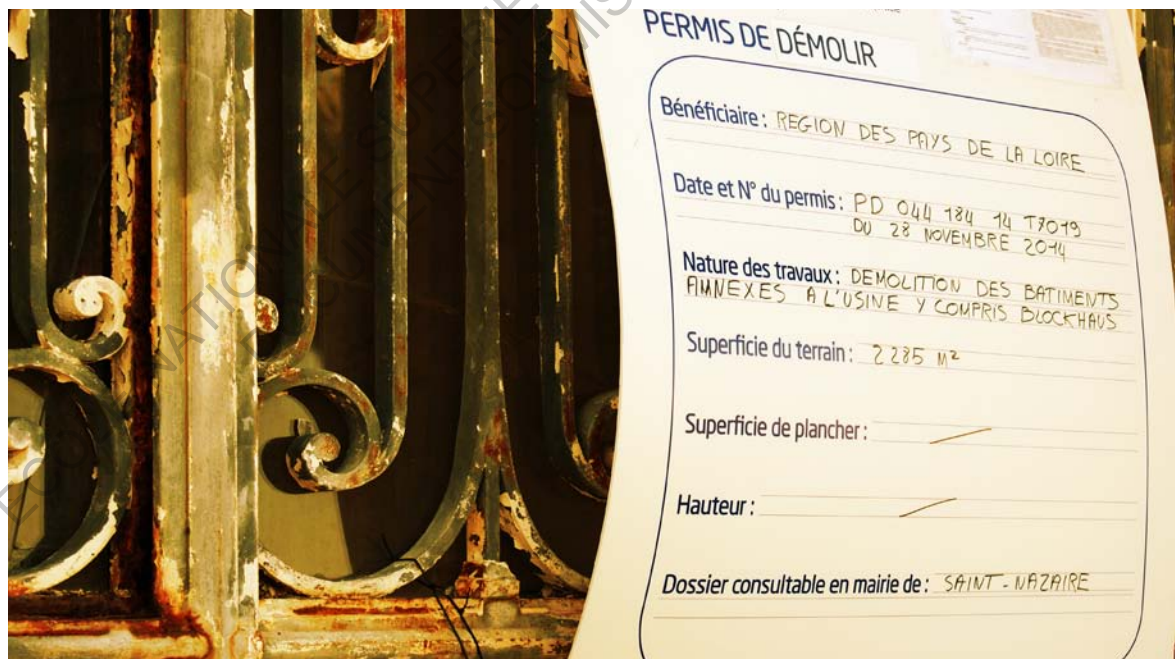
La Baule

DANS LES COULISSES DE SAINT-NAZAIRE

Saint-Nazaire est jeune, c'est une ville réactive. Pionnière en terme d'habitat social, elle a, dès 1928, construit ses premiers logements destinés aux familles nombreuses. Après la guerre, l'office public de l'habitat bon marché nazairien met seulement deux ans pour démarrer le chantier de reconstruction. Puis, dans les années 90, Joel batteux lance l'agence de développement de la région nazairienne (devenue agence pour le développement durable de la région nazairienne). En un demi-siècle, la ville se relève et va de l'avant, s'organisant autour de différentes structures articulant le territoire.

Agences de conseil (Sonadev et Adrn), décideurs (Carène, Silène) en passant par les annexes dédiées à la communication (l'Atelier), c'est un long réseau qui coordonne la ville

aujourd'hui, et qui, avec les élus politiques et le conseil régional, façonnent le territoire et la région de l'Estuaire toute entière. Des groupements comme le Scot, le GIP Loire-Estuaire apportent des données, des orientations d'aménagements communs pour chacune des collectivités de la Loire. Les réflexions ne se font pas forcément sur le besoin de la population localement, mais sur la totalité du département, soit environ 900 000 habitants. Les décisions politiques et urbaines voient la ville comme un élément du territoire. Alors en tant que citoyen, on ne se retrouve pas forcément dans la revalorisation des zones bocagères ou dans la mise en place d'un musée de l'estuaire. Et même si tous les projets sont subventionnés par de nombreux organismes, quand vient le moment de payer les factures on reporte souvent la faute aux dépenses publiques.



Le festival d'arts contemporains Estuaire, par exemple, a fait beaucoup de bruit suite à son implantation sur le territoire. La portée des œuvres a d'abord été mal perçue. Le coût du festival, qui s'est même transformé en Triennale tant les moyens manquaient, a été l'une des principales critiques de la population ligérienne. Des œuvres ont été détruites, brûlées, ou bien se sont décollées avec le temps, comme la ligne Varini sur le port de Saint-Nazaire. Pourtant, aujourd'hui, les œuvres pour la plupart pérennisées attirent les visiteurs venus visiter « le voyage à Nantes ». Alors certes, la biennale Estuaire d'art contemporain a disparu pour un festival plus « populaire » de découverte touristique de Nantes et son agglomération, mis en avant par l'art et la communication du festival. Mais mine de rien, ces œuvres posées de-ci de-là autour de la Loire sont un peu comme un jeu de piste, qui permet à chacun de découvrir, ou redécouvrir son territoire. « *La route met en lien les choses* » dirait Jean Blaise, et les événements qui la ponctuent forment autant d'aires de repos qui permettent de découvrir le territoire. Mais c'est bien Nantes qui reste initiatrice de mouvement. Et c'est avec elle que Saint-Nazaire doit avancer pour se forger une nouvelle figure. Une exposition : « Nantes/Saint-Nazaire, petite planète » mettait d'ailleurs en perspective la genèse du projet. Il y a cinq ans. Celui d'une métropole qui se conçoit comme un véritable écosystème.

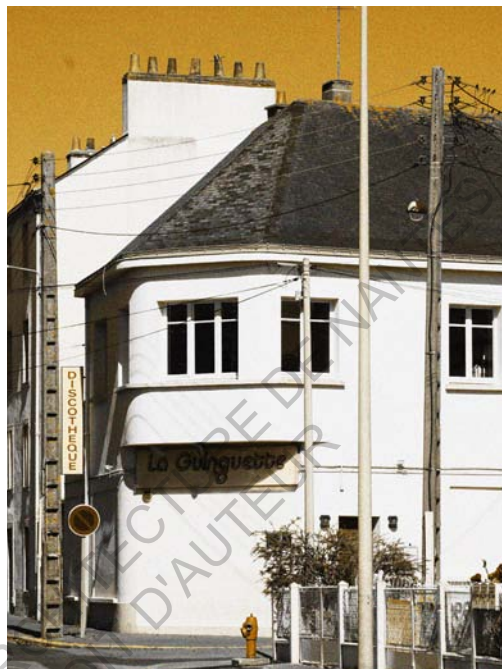
Mais revenons à Saint-Nazaire et observons le front de mer. Si la présentation de la phase 3 de sa reconversion, prolongeant l'avenue Wilson vers le quartier du petit Maroc a fait salle comble ce lundi 1er Juin, il fût un temps où celui-ci n'avait pas encore fait l'unanimité dans l'esprit de la population, qui ne comprenait pas ce que des travaux si coûteux apporteraient à la ville, d'autant plus qu'ils remplaceraient un front de mer déjà existant (les premiers mois, il fût même l'objet de vandalisme). Pourtant c'est un fait, aujourd'hui le front de mer est la balade privilégiée du nazairien et des populations alentours. Il est sur toutes les cartes postales, on le filme sous tous les angles pour les vidéos de promotion. Ainsi il permettrait d'attirer des investisseurs et des commerçants. La preuve, observons les cafés, les restaurants qui commencent à installer leurs terrasses sur le trottoir. Pas étonnant que la 3e phase du front de mer se caractérise par une place centrale, et qu'une nouvelle voie se connecte avec le centre ville...

« Il y a peu, on pouvait lire cet encadré sur tous les tabacs de la ville. Toute la semaine à été rythmé par l'annonce du nouveau front de mer »



C'est dans ces questions que l'agence d'urbanisme joue un rôle important. Un tronçon de front de mer vers le centre ville, c'est une première étape dans son processus de requalification entamé depuis quelques années. Un travail sur le long terme, qui a nécessité beaucoup d'études, d'enquêtes, de travail avec les étudiants de l'école, afin d'obtenir des choix judicieux pour proposer un cœur-carré intelligent et attractif. Et pour ce faire, l'agence communique énormément avec les élus. Elle apporte des réponses urbaines à une problématique plus générale. C'est elle qui leur a proposé, l'année dernière, de faire de la troisième phase du front de mer une place aux caractéristiques plus nocturne. L'emplacement de l'ancienne boîte de nuit connue de tous les nazairiens, « la guinguette » sera d'ailleurs conservée. L'agence est aussi en discussion avec les élus pour installer un port de plaisance à Saint-Nazaire, dans la base sous marine ou dans la baie de Villès-Martin.

Son étude s'organise en plusieurs phases. Tout d'abord, elle mise sur un travail d'enquête, afin de récolter une parole habitante globale, « objectiver les points de vues ». Une sociologue, aidée de plusieurs intervenants, font remplir des questionnaires dans le centre ville, rencontrent les étudiants... Elle communique aussi beaucoup avec l'association « Demain Saint-Nazaire » qui réfléchit sur l'avenir de la ville et va à la rencontre des acteurs locaux. Ensuite, elle compile les informations, et propose un compte rendu des actions aux élus politiques et aux différents acteurs du territoire comme la communauté de communes. A la suite de cela un certain nombre d'objectifs sont mis en place pour la réalisation du projet urbain, car se déroulant sur une période de cinq, dix, voire vingt ans, les mentalités évoluent. Ce bilan permet donc de suivre une trame d'évolution concrète et prospective. Pour le centre ville de Saint-Nazaire, il a été signé 7 axes majeurs de la requalification du centre ville, parmi lesquelles le développement des commerces, un centre ville plus verdoyant et habité et une facilité d'accès... C'est l'objectif de la fin du mandat de l'équipe politique.



En haut : La guinguette, sur la place du commando

En bas : le centre ville, avec le tout nouveau jardin Nelson Mandela



De manière générale pour les acteurs du territoire, l'accent est mis sur l'altérité de la ville. Composée de quartiers singuliers, comportant chacun une ambiance, un environnement qui lui est propre, la ville est un collage d'espaces différents. Du faubourg portuaire (Penhoët) à la ville en bordure de campagne près des bassins de l'immaculée, il s'agit de donner à chacun la possibilité de s'exprimer, pour « *Etoffer cette diversité* » selon Loïc Jauvin. A contrario d'un urbanisme centré sur un quartier, comme ville port il y a cinq ans, il faut s'intéresser à la ville au complet. Sans laisser un espace en flottement. Des actions plus discrètes, plus économiques, basées sur la communication, l'animation et quelques aménagements peuvent suffire à offrir aux habitants l'opportunité de l'action.

Saint-Nazaire est une ville socialiste. Jusque dans les années 2000, tous les événements politiques, les concerts, les spectacles de danse et des centres culturels se faisaient au même endroit : à la maison du peuple, aujourd'hui remplacée par le Ruban bleu. Même la maison des syndicats y siégeait (et elle, n'a pas bougé), preuve que la vie culturelle et politique se passait sur la grande scène, l'estrade de Saint Nazaire. C'est toujours le cas pour le sport. Les activités sportives sont toutes organisées autour de la soucoupe, la salle municipale où l'on joue les championnats de boxe, de basket ou autre sport et événements en salle.

C'est la ville moderne, spécialisée et fractionnée. Encadrée. Aujourd'hui il s'agit de redonner place aux activités spontanées, aux découvertes individuelles et à l'appropriation personnelle des lieux. Avec le nouveau skate-park, le front de mer, c'est la fabrication de lieux sans fonction précise, qui fonctionnent sans avoir à organiser d'événements particuliers. Des lieux faits pour les initiatives spontanées et non imposées. Le skate-park se regarde comme il s'utilise. Le chemin côtier, par le simple fait de le baliser a permis une utilisation beaucoup plus régulière des habitants.

Cette spontanéité, ils appellent cela « *Un quartier, une plage* ». L'objectif premier est de sectoriser les différents espaces de Saint-Nazaire : Les Landettes, pavillonnaire, l'immaculé, et sa proximité avec les étangs et les marais, ville-ouest, Prézégat, Penhoët, le centre ville, le front de mer etc... Chaque quartier aurait son lieu de rendez-vous, sa plage à lui en quelque sorte. Le quartier de Villès a sa plage, Saint Marc aussi, mais qu'en est-il du petit caporal par exemple ? Lui aussi est situé à proximité de l'étang de Guindreff, à deux doigts des marais de Brière. Qu'elle soit littorale ou intérieure, chaque « plage » est l'opportunité pour chacun de se redécouvrir des lieux d'action éphémère, des espaces de pique-nique, des rendez-vous, des parties de foot... Des espaces "opportunables" en quelque sorte.

Propos recueillis suite à ma rencontre avec Loïc Jauvin, chef de projet à l'addrn, Christophe Noraz, chargé de mission, et Lisa Kerivel, sociologue, le

L'Immaculée



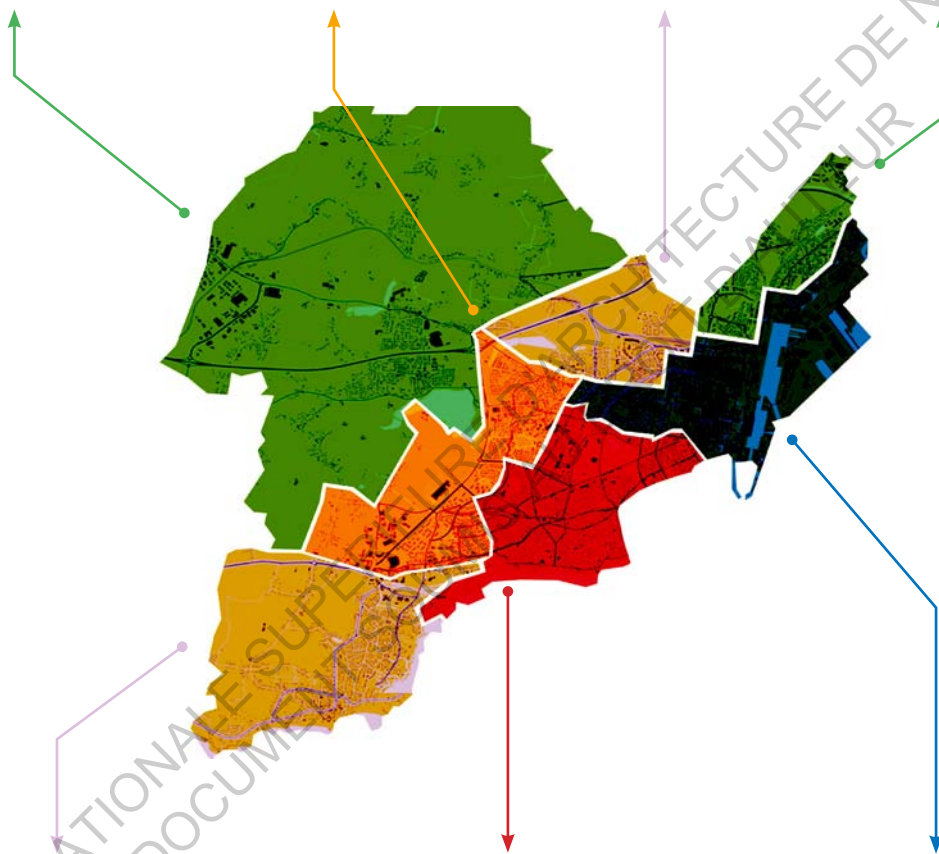
Ville Ouest



Saint-Nazaire Nord



Penhöt



Saint-Marc



Front de mer



Ville Port/Le petit Maroc

Cet objectif vise aussi à renforcer le statut littoral de Saint-Nazaire. Une ville au bord de l'eau, c'est une ville attractive. Et en terme de communication, cela fait deux ans que ça s'affiche. Un peu naïvement au début, on a vu un peu partout jusqu'à Nantes des affiches vantant le nouveau centre ville, avec des images du théâtre, des photos du front de mer. Puis l'été dernier sont arrivés quelques photomontages, qui vantaient les lieux de Saint Nazaire. C'était les Saint-Nazairs d'été. Bon, on était presque dans la caricature, mais ils avaient au moins la prétention de montrer les lieux, ensoleillés, actifs, joyeux. Je me souviens que cet été a été particulièrement ensoleillé et que je travaillais en plein centre ville, au dessus du café « le kiosque ». Ça n'arrêtait pas de cogner des verres, de remplir les glaçons et de servir des bières. Ils ont même embauché un serveur supplémentaire.

Cette année, on a aussi vu dans les salles de cinéma des publicités qui vantaient la ville de Saint Nazaire, qui avec un drone faisaient le tour de notre ville, comme s'il s'agissait de nous la faire redécouvrir. C'était comme si la publicité s'adressait directement aux habitants.

Et puis, cet été, la com' s'est un peu plus affirmée. Partout placardé en ville, dans le journal de Saint-Nazaire, on voit en gros, avec en arrière plan la plage de la courance « **Saint Nazaire hisse FIEREMENT son pavillon bleu** ». Le pavillon Bleu, c'est un label de référence dans le domaine du tourisme et du développement durable. Il symbolise une qualité environnementale exceptionnelle. Il était encore plus intéressant d'observer qu'en bas, à côté du logo habituel de la ville, on voit, depuis cet affichage, « **Saint-Nazaire, ville à la mer** ». Entre toutes ces initiatives, un office du tourisme mobile, qui se balade depuis un an déjà autour des différents espaces de la ville, et qui donne des informations et fait de la promotion, on peut se demander si Saint-Nazaire ne chercherait pas à laisser tomber le paquebot pour le transat.w





V'LA LES GARS DE SAINT NAZ

Marche/ colonie de vacances

V'la les gars d'Saint-Naz qu'arrivent

Faut s'barrer

V'la les gars d'Saint-Naz qu'arrivent

Faut s'barrer

Faut s'barrer, sur le bord de la route

Faut s'barrer, sur le bord du fossé

Laissez nous la route,

Il nous la faut toute

Car d'un air décidé

Nous voila passés

Y'en a pas d'comme nous

Y'en a pas d'comme nous

Si y'en a y'en a guère

Y'en a pas d'comme nous

Y'en a pas d'comme nous

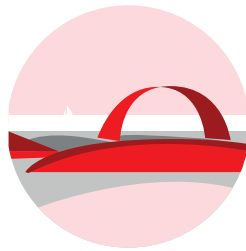
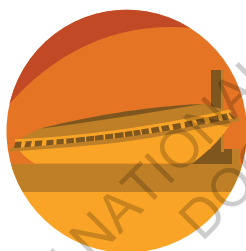
Si y'en a y'en a pas beaucoup

Pas du tout !

SAINT NAZAIRE PAR QUARTIER

Saint Nazaire est pleine d'histoires. Bien sûr, ce n'est pas la ville romaine ou tout est évidence, où chaque pas est un bond dans le passé. On est pas non plus à Paris, ou à Nantes. L'architecture se fait brute, fonctionnelle par endroits. Mais on a beau dire que Saint Nazaire est une ville neuve, une ville sans patrimoine, il y a toujours des choses à raconter. Si il y a tout le temps des auteurs en résidence, si elle se fait poésie dans tant de petits récits, si ceux qui y tiennent la défendent ardemment et si ceux qui lui en veulent la brisent avec force, on reconnaît bien qu'une ambiance, une odeur, telle qu'elle soit se dégage par ses pores (sans vouloir faire de jeux de mots).

« *Le problème du Nazairien, c'est qu'il reste Nazairien* » me disait un copain. Il avait raison. Et c'est peut être lui qui fait la poésie dans son regard pour sa propre ville. Un regard changeant, biaisé, fait de bon et de mauvais. C'est dans ce regard, dans les histoires qu'on m'a fait des quartiers que j'ai choisi de constituer cette dernière partie, en retraçant les lieux phares de la ville dans le regard du fabricant, et de celui de l'habitant :



QUARTIER FRONT DE MER

C'est un quartier d'histoires. Il est en bout de course de la ville. Il n'a quasiment pas de traces de son passé et pourtant il raconte des histoires. Il y a le monument américain, qui parle du débarquement, les maisons bourgeoises des armateurs, qui parlent des chantiers et de la richesse architecturale de la ville. Les rues de la havane, de la Jamaïque et les palmiers partout. Et puis le jardin des plantes, inchangé depuis 1900. Il met un point final à la petite Californie bretonne. Devant, le Transat, un bar restaurant qu'on a longtemps critiqué, car il grignotait le jardin des plantes. Pourtant c'est le premier à avoir proposé un café face à la mer. On a toujours marché le long du front mer. Ça restera les balades du dimanche après midi, même si la plage de Saint Nazaire a connu des heures plus glorieuses, avant les cargos et pétroliers, avant Erica et le Lancastria. A l'époque on venait à la plage en famille, on se baignait peu mais on profitait des piques niques ouverts sur l'estuaire. Aujourd'hui on recommence un peu.

On promène son chien, on fait du yoga, ou on vient lire un bouquin après le travail. Mais la vraie affluence c'est les grandes marées. Là, toute la ville est à la mer, en grande tablée de pique nique. La place du commando vit, les concerts sont partout. Cette année, vu que les travaux ont commencé pour la phase 3 du front de mer, on les a fêtés à Villès Martin, à l'opposé. La plage était excentrée des festivités. C'était moins bien, car ne voyait pas la plage de Saint Nazaire remplie de Nazairiens. Mais bon, on était à Sautron, dans un petit bout de ville qui a toujours gardé son identité de quartier. Les gens se côtoient depuis des lustres. Entre le marché et la boulangerie. Le réparateur de vélos au milieu.

Et puis le skatepark. C'est le bijou du front de mer. La Californie retrouvée. Il a ramené tout le monde en trottinette et en skate pour faire sonner le front de mer. C'est autre chose que notre vieux skatepark, ou on ramassait le trafic et les emmerdes.

SAINT NAZAIRE FONCTIONNEL

Ce skatepark, il est situé entre la soucoupe et le parc paysager. C'est des lieux qui marquent la ville d'hier, celle où j'ai grandi. On allait voir les matchs de boxe avant à la soucoupe. C'était brut de décoffrage, au sens propre du terme. C'est vraiment un beau monument, affirmé, mais qui est plutôt vu comme une verrue poussée au milieu d'un grand vide. C'est le quartier du sport, où piste d'athlétisme, vestiaires désaffectés, terrains de foot à moitié squattés se mélangeaient. La bas on pouvait être sûr de trouver la bagarre si on allait pas avec notre classe. Il y a bien le campus d'Aristide Brilland, qui accueille Mais maintenant, on a reconstruit le collège, rassemblé les activités scolaires pour redynamiser le lieu la journée. Il va même se construire un nouveau complexe de piscines plus proche de la soucoupe et du parc paysager. Mais que reste-t-il de ce bâtiment? Que va

l'on y faire? C'est pourtant un lieu sportif qui pourrait accueillir jusqu'à 3500 places. Mais on s'en sert trois fois dans l'année. Et puis, le parc paysager, a coté. C'est la où on allait petits, jouer dans l'araignée, faire naviguer nos petits bateaux. Il est gigantesque, en plein milieu de la ville. Mais il ne marque plus grand chose, maintenant que les gens ont le front de mer, le skatepark et le jardin des plantes retrouvé. Tous ces équipements, presque hors d'échelle, s'expliquent un peu du fait que ce sont les lieux inconstructibles, placés sur des marais.



LE VRAI COEUR HISTORIQUE

Le petit Maroc, l'usine élévatrice et le vieux môle, c'est ici que résident les vrais vestiges de la ville. Au bout de l'estuaire, ce petit village de 3000 habitants a prospéré longtemps, avant de se développer autour des chantiers. Le phare du vieux môle, on le retrouve sur tous les clichés. C'est le plus vieux patrimoine de la ville. Un phare. Et il n'a pas changé, toujours le même objectif, celui d'indiquer l'entrée de l'estuaire. Plus loin le petit maroc. Personne ne sait encore pourquoi on appelle le quartier comme cela. Certains de dire que les pêcheurs bretons des années 30 allaient pêcher vers le maroc, d'autres de dire qu'il se serait appelé « ti war roch », la maison sur le rocher en breton. Aucune hypothèse n'est sûre. Dans tous les cas, c'est bien le quartier historique de Saint Nazaire, populaire, condensé et atypique.

LE CENTRE VILLE

On le connaît, c'est le premier que l'on voit en arrivant de la gare. Il fait l'identité de la ville pour beaucoup de monde. Avec l'avenue de la république, tout en longueur et orthogonalité, il marque le patrimoine moderne de la reconstruction. Avant, il y avait beaucoup de magasins, aujourd'hui il est désaffecté. Avant, on passait nos mercredis après midis au Forum, l'espace culturel. Avec ses deux étages et son design soigné c'était un peu le renouveau du centre ville. Mais maintenant, plus de forum, place à mini fouine. Beaucoup moins culturel. Et puis c'est la même chose pour le cinéma des korrigans, pour le cinéma le France, qui reste encore aujourd'hui désaffecté, et qui est en phase de reconversion avec la nouvelle équipe municipale. Enfin, un des lieux les plus phares de la ville, la rue ou on allait tous quand on avait du temps libre, c'était la rue de la paix. Elle a bien changé depuis toutes ces années. Le ruban bleu, traité comme un passage à demi couvert, est même la pour la prolonger, et ainsi créer la jonction entre l'ancien centre ville et ville port.

LE SAINT NAZAIRE BALNÉAIRE

Saint Marc, Mr Hulot, c'est les coins rêvés des touristes. Avec le film de Jacques Tati, le petit bourg s'est figé dans le temps. Dès qu'il fait beau, les commerces sortent les bouées, les parasols et les épousettes, les terrasses des cafés se remplissent et les cafés concerts font salle comble. Autour, on se balade le long du chemin côtier, et on passe par le fort de l'Ève. Celui-ci est un formidable labyrinthe de bunkers, de flore sauvage et de falaises à pic. Tout est resté naturel, joliment désaffecté. Et puis en remontant la route, on aperçoit le bowling, le bière et chopes l'iut, poly tech et l'école d'infirmières. A deux minutes de la mer.



Le fort de l'ève, à Saint Nazaire

CE QU'IL RESTE DU FAUBOURG

Autour de la gare, c'est les quartiers des ouvriers. La rue de la ville Halluard, elle accueillait les restos du cœur, la fraternité et le secours populaire. C'était vide grenier tous les samedis matins. Mais c'était aussi l'endroit où se retrouvaient les déshérités ; Dans une petite cour derrière les rails. Désormais, les locaux ont été transféré au petit caporal, dans un endroit tout neuf et plus sûr. Un peu plus loin c'est Penhoet, avec ses halles, sa ludothèque où on allait chercher des jeux quand on était petits, sa mairie annexe et ses bouges à demi fermés. La bas, on voit plutôt des agences intérim. Et le boulevard de la liberté, qui longe les rails, fait triste et désaffecté malgré sa largeur de voie et les petites maisons qu'il accueille.



Une esquisse de projet pour les horizons 2020 : Entrée Nord de la ville, avec la ville halluard en bas à droite

LA VILLE EN CAMPAGNE

Enfin, il y a l'Immaculée, petit quartier tranquille, proche des lacs et des centre commerciaux. Ici, les maisons donnent parfois sur de vastes étendues agricoles. C'est calme, tout le monde se connaît. Les gamins jouent à vélo dans les rues en cul de sac. On est dans le pavillonnaire de la ville, mais on se sent bien. Un seul petit centre bourg, autour de l'église, et un burger king qui vient d'ouvrir, pour remplacer l'ancien restaurant qui a toujours fait l'angle. Plus loin, autour du lac, on croise le terrain de BMX, des jeux pour enfants et des gens sortir leurs planches à voile et avirons. Et puis il suffit de faire quelques kilomètres pour atterrir dans les marais, et profiter des ruisseaux, de la fame typique. Même si depuis une dizaine d'années on croise de temps en temps des écrevisses sur le bord de la route. Depuis que quelqu'un du coin a voulu faire un élevage, il faut croire qu'elles se sont plu dans les marais.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'INGENIERIE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIETE INTELLECTUELLE

NOUS SOMMES À SAINT NAZAIRE

Traditionnel

Vous soupirez les filles, pour vos jeunes amants (x2)

Nous sommes à Saint Nazaire, en espérant l'beau temps
Le beau temps est venu, on mit la voile au vent

Vous soupirez les filles, pour vos jeunes amants (x2)

Le beau temps est venu, on mit la voile au vent.
Nous ne fûmes pas loin en mer, nous reçûmes un coup de vent.

Vous soupirez les filles, pour vos jeunes amants (x2)

L'un court à la cambuse, l'autre au gaillard d'avant,
L'un emporté par la mer, l'autre emporté par le vent.

Vous soupirez les filles, pour vos jeunes amants (x2)

Las ! S'écrie le capitaine, j'avais de bons enfants.
Qui étaient bien mieux à terre, à faire de doux serments !

Vous soupirez les filles, pour vos jeunes amants (x2)
